

Ballade pour un glandu / Yann Menez

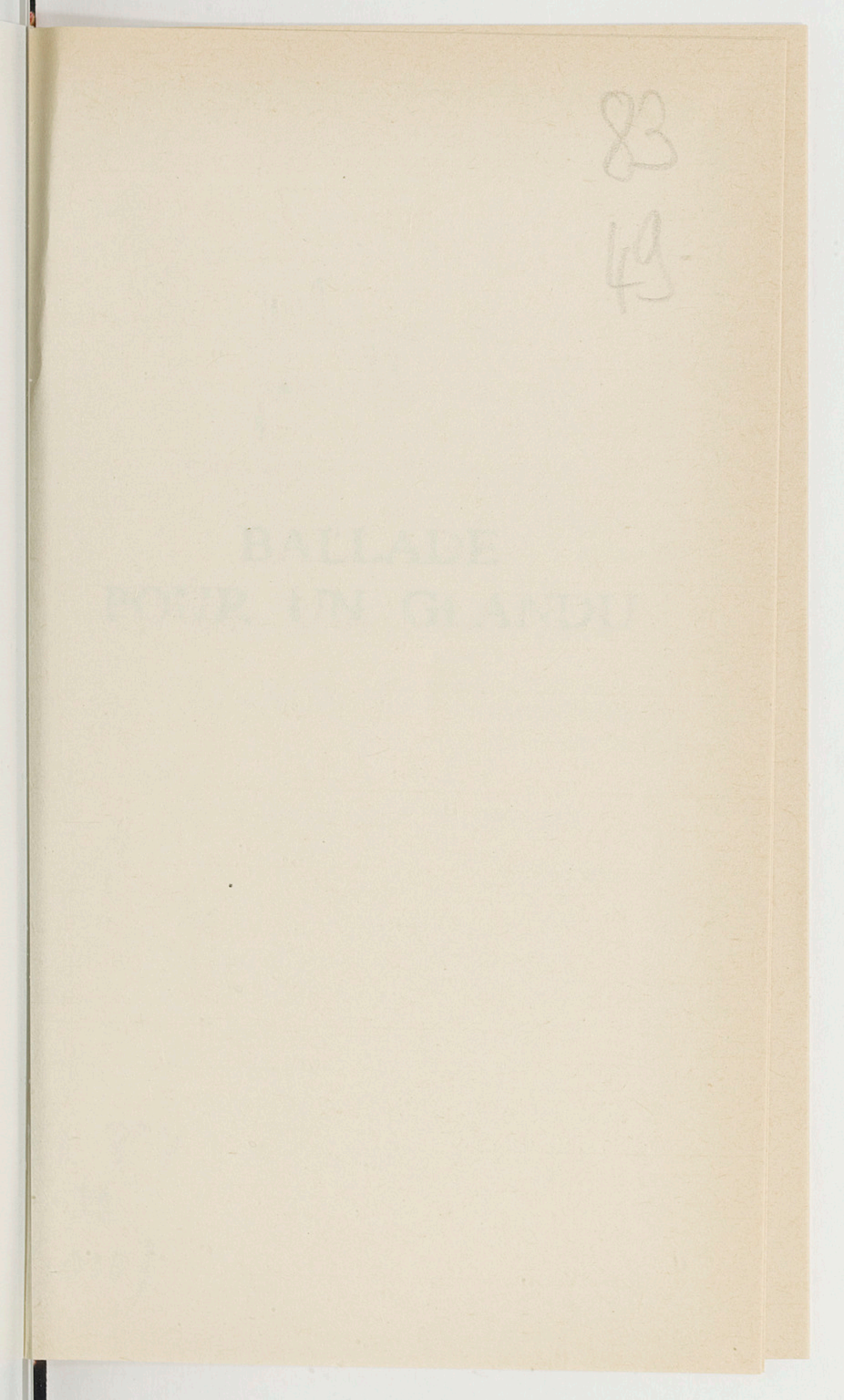
ANTICIPATION

YANN MENEZ

BALLADE POUR UN GLANDU



fleuve noir


83
49

BALLADE POUR UN GLANDU

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Dans la collection « Anticipation » :

La Révolte des Logars
Demandez le programme

Dans la collection « Lendemains Retrouvés »

Arphadax le Khour
Un monde de héros
Appelez-moi Dieu

Dans la collection « Spécial-Police »

La petite fatigue

YANN MENEZ

BALLADE POUR UN GLANDU

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière — Paris VIe



ISBN : 2-265-01391-9

Pour Joëlle et Pierre Abraham
Amicalement.

Y. M.

Nous sommes tous les cons de quelqu'un.
Suffit d'attendre pour s'en apercevoir...

Machiavel

(in « C'est pas tous les jours Dimanche »).

CHAPITRE PREMIER

Rolf regarde par la fenêtre, retourne s'allonger sur le lit. Il sait que c'est mal, qu'il devrait déjà rejoindre les autres au Club de l'Acceptation Mutuelle et de la Compréhension Totale.

Ça l'emmerde.

Et ça l'emmerde de plus en plus.

Qu'est-ce qu'il en a à foutre de leurs bidules à la con ! Comprendre ! Aimer les autres ! Les accepter ! Toute cette sauce douceâtre lui lève le cœur chaque jour davantage.

— Vous êtes en retard.

La voix du diffuseur est douce, infiniment douce.

— Venez rejoindre le Groupe. Vous êtes attendu, venez bien vite...

— Ta gueule ! hurle Rolf.

En vain. Il le sait. Ou alors, il faudrait casser ce foutu engin qui distille à longueur de journée

les slogans lénifiants du Pouvoir Démocratique à Visage Humain.

Et ça, il n'ose pas le faire.

Pas encore...

— Etes-vous malade ? Voulez-vous que nous vous fassions envoyer un Guérisseur ? Ou bien vous sentez-vous simplement pas en forme ?

Rolf soupire, se relève, va jusqu'au médiaphone, appuie sur un bouton.

— Ça va, fait-il, je suis un peu en retard. Mais ça va...

— Ce n'est pas la première fois, remarque la voix.

— Je sais, reconnaît Rolf.

— Pensez-vous qu'un Psychoprêtre vous soit d'une aide quelconque ?

— Pas encore, répond Rolf.

Il n'arrive pas à gommer complètement son irritation.

— Ne vous énervez pas. C'était une suggestion pour vous aider. Vous êtes évidemment libre de la refuser.

— Je ne m'énerve pas.

— Alors, rejoignez votre Groupe et soyez heureux...

— Soyez heureux, répond Rolf.

Il coupe le médiaphone et se dirige vers la porte de son appartement. Il va donc falloir se

payer encore une soirée avec un gros tas de chouettes copains...

Pourquoi est-ce une obligation ?

Plus exactement, pourquoi s'en fait-il une obligation ? Est-ce qu'il risque réellement quelque chose en se mettant hors circuit ? Théoriquement non. On vit en pleine Compréhension Mutuelle avec le droit à la Différence et toutes ces sortes de choses...

D'ailleurs, les rares faux pas que Rolf s'est offerts ne lui ont, jusqu'à présent, rien coûté.

— Soyez heureux !

C'est le concierge de l'immeuble.

— Soyez heureux ! répond Rolf avec agacement.

Puis, à voix basse, il grommelle :

— Pauvre connard...

Dans la rue, il presse le pas pour rejoindre sa bonne vieille Bentley, une copie parfaite du modèle 1925. On ne ressort plus d'ailleurs que des modèles de ce genre. Parce qu'ils sont superbes ! Parce qu'ils sont esthétiques ! Parce que chacun a le droit à sa part de Beau ! C'est ça aussi le Pouvoir Démocratique à Visage Humain.

Partout s'étalent de larges panneaux publicitaires avec des visages jeunes et lisses sur fond de mer ou de champs de blé.

« Soyez Heureux ! Le Pouvoir Démocratique est là pour vous aider… »

« Soyez heureux ! Les Guérisseurs sont là pour veiller à votre précieuse santé. »

« Soyez heureux ! Les Psychoprêtres sont prêts à vous fourguer une cure de mysticisme intégral. »

« Soyez heureux ! Vous n'avez plus rien à craindre ! On veille sur tout : votre nourriture quotidienne, vos loisirs, votre sexualité, votre sommeil, vos états d'âme, votre première fistule anale. »

« Soyez heureux ! Même votre mort sera douce grâce à l'Euthanasie Acceptée. »

« Vous êtes beaux ! On a tout fait pour ça ! Ravaler votre gueule dès le plus jeune âge ! Affiner votre silhouette dégueulasse ! »

« Souriez ! Vos dents synthétiques sont plus blanches que l'émail ! »

« Même votre trou du cul a été calibré ! Au cas où vous opteriez pour l'homosexualité ! »

« Souriez, nom de Dieu ! Vous êtes heureux ! »

« Répétez-le ! Mastiquez-le pour bien vous en imprégner ! »

« Vous êtes beaux ! Vous êtes jeunes ! Votre vie va être un fantastique gâteau de miel ! »

« Soyez heureux, quoi, merde ! »

« Souriez ! »
« Souriez ! »
« Souriez ! »

Rolf, toutes ces affiches, ça lui donne envie de dégueuler. Mais de dégueuler gras, visqueux, immonde. En étalant bien le vomi sur les saloperies de putain de merde de beaux visages...

Il se secoue. C'est pas le moment de se laisser aller à ses idées bizarres. Surtout avant une réunion pour l'Acceptation Mutuelle et la Compréhension Totale. Un truc à se faire repérer fissa par le Gentil Animateur du Club... A se faire poser des questions devant tout le monde, des questions douces, amicales, chaleureuses...

La Bentley démarre doucement. Faut pas rouler trop vite, histoire de ne pas risquer la vie du moindre pégreleux pédestre. Pas que les flics soient méchants, non... Ils vous admonestent gentiment.

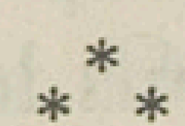
Ou alors, ils vous posent des questions : pourquoi ressentez-vous le besoin de faire de la vitesse ? Est-ce que vous trouvez cela normal ? Correct ? Et quelle est la couleur du slip de votre grand-mère ? Est-ce que vous avez des tendances suicidaires ? Morbides ? Pourquoi n'iriez-vous pas consulter un Psychoprêtre ? Est-ce qu'appuyer sur l'accélérateur vous procure une

certaine jouissance ? Ou bien un sentiment de puissance ? Vous identifiez-vous à votre voiture ? Ne vous serait-il pas plus agréable de faire l'amour, tout bêtement ?

Naturellement, vous êtes libre... Le Pouvoir Démocratique à Visage Humain est là pour vous garantir votre Liberté... Le Bien le plus Précieux ! Le But Suprême ! Celui pour lequel des générations et des générations de Martyrs de la Cause se sont sacrifiés...

Rolf pense qu'à partir du moment où la Liberté est garantie, c'est qu'elle n'est déjà plus exactement la liberté.

Enfin, c'est pas vraiment conscient, juste une touche, une vague idée. Il n'est pas très doué pour la réflexion approfondie ou l'analyse superfine. Il se conduit plutôt à l'instinct. Il y a ce qui lui plaît et ce qui l'emmerde. Comme ça, sans raison aucune. Juste le coup de plaisir. Le reste, il s'en fout avec une intensité galactique...



— Et voici notre ami Rolf. Bonjour, Rolf !

La voix du Gentil Animateur est douce et neutre comme une savonnette.

— Toujours un petit peu en retard...

— Salut, jette Rolf.

Avec l'envie féroce de marteler la belle petite gueule dudit Gentil Animateur. Comment ça fait un poing qui s'écrase sur un nez ? Est-ce que le sang gicle forcément, ? Et quand on fait sauter un œil ? Est-ce qu'il faut juste appuyer avec le pouce ? Ou est-ce qu'il faut aussi arracher des bouts de nerfs, par exemple ?

Rolf imagine la tête du Gentil Animateur avec le nez éclaté et un œil qui pendouille... Ça serait pas mal.

Et quand on flingue un type à bout portant, est-ce qu'il s'effondre vraiment comme une poupée désarticulée comme il peut le voir sur ses vieilles cassettes pleines de westerns ? Encore qu'il préfère les films de guerre. Beaucoup plus difficiles à avoir, mais nettement plus excitants. *La Colline des Salopards,* par exemple, où il y a même une scène de torture pas piquée des hannetons... Ou bien *Les Survivants de l'Enfer,* avec deux ou trois viols bien cadrés. Salement bandant...

— Et vous, Rolf ?

Il sursaute.

— Pardon... ? J'ai mal entendu.

Ce fumier d'Animateur sourit gentiment, pour lui faire comprendre qu'il n'est pas dupe.

— A quoi avez-vous pensé cette semaine

pour faire progresser l'Acceptation Mutuelle et la Compréhension Totale ?

Rolf pagaye un moment. Dans ce domaine, il n'a pas la moindre trace de la plus petite idée.

— Comment faire pour aller mieux vers les Autres ? poursuit l'Animateur inexorablement.

— En leur tendant la main.

La réponse est partie comme ça, un peu au hasard.

— Bravo !

L'Animateur bat des mains, aussitôt imité par le reste du Groupe.

— C'est un excellent symbole.

Un temps, puis :

— Pourriez-vous préciser votre pensée ?

Salaud de pourri, pense Rolf. Et comme tout le monde le regarde avec attention :

— Je ne sais pas, moi... (Il essaye désespérément de trouver quelque chose.) Il faut mettre plus de Compréhension dans nos gestes quotidiens envers les autres. Quand on dit bonjour, par exemple...

— Très très bien...

L'Animateur détache chaque mot pour mieux le souligner.

— Voilà une excellente idée. Mettre plus de Compréhension dans nos gestes quotidiens. Qui peut me développer ça ?

Une meute de doigts se lève. Mais déjà Rolf n'écoute plus. Maintenant il peut décrocher peinard, il ne risque plus d'être de nouveau la cible des interrogations à la con du Gentil Animateur.

Ouf !

Dès la fin de la réunion, il va rentrer chez lui en perdant le minimum de temps, histoire de s'offrir au moins deux cassettes à la file. Et demain, il ira chez le vieil antiquaire qui les lui fourgue. Avec un peu de chance, il trouvera bien quelque chose de neuf, de jamais vu. C'est pas facile, parce que les amateurs sont rares et que l'on trouve de moins en moins de cassettes datant d'avant le Pouvoir Démocratique à Visage Humain.

Depuis, on ne fait plus de film de guerre ou de western. Plus de violence ! Plus de meurtre ! Plus de torture !

Reste bien le porno, mais au bout d'un moment ça fait vite rengaine. Il y a bien trente-six manières de s'envoyer en l'air. Mais enfin, c'est quand même assez limité.

Tandis que pour flinguer, blesser, torturer, faire saigner..., il y a une gamme quasiment infinie de possibilités...

D'autant qu'au cinéma, on a dû certainement

restreindre le champ. Histoire de pas trop choquer les âmes sensibles.

Alors, dans la réalité...

Oui, ça devrait pas être triste, dans la réalité...

CHAPITRE II

Rolf soulève un paquet de vieux trucs, découvre un tas d'objets insolites dont il ne connaît pas l'usage la plupart du temps. Même des livres... Ça existe donc encore, des livres ? Il en prend un, le tourne, le hume, le palpe.

— Attention, fait l'antiquaire, c'est extrêmement rare et très fragile.

C'est vrai. Les pages sont cassantes comme un gros gâteau trop sec.

— Marrant, fait-il.

— Les livres vous intéressent ? s'inquiète le commerçant.

Rolf fait la moue.

— Pas vraiment, avoue-t-il. Simple curiosité.

L'antiquaire sourit.

— Vous savez, on tombe parfois sur de drôles de trucs en lisant ces vieux machins.

— Ah... ?

Le commerçant plisse son vieux visage de fouine.

— Tenez, ça, par exemple...

Il tend un bouquin un peu mieux conservé que les autres. Rolf prend le volume dans les mains. Ça s'intitule simplement *Dehors*. Drôle de titre...

— De quoi ça parle ?

Le bonhomme fait une grimace comique.

— Difficile à raconter...

Dehors. Un drôle de mot. Evocateur, en tout cas...

— Mouais, grogne Rolf.

Lire, c'est pas vraiment son truc. Il repose le bouquin.

— Vous avez des nouveautés ces temps-ci ?

Il s'agit de cassettes-vidéo, bien entendu.

— Quelques-unes. Mais, je vous préviens, ce n'est pas donné.

Rolf hausse les épaules. Toujours la même chose avec le vieux... Il faut discuter, palabrer sans fin, marchander. Ce n'est pas désagréable, d'ailleurs. Une sorte de rite entre initiés.

En définitive, Rolf sait qu'il obtiendra ce qu'il veut pour un prix raisonnable.

Les deux hommes se dirigent vers un recoin de la boutique. C'est là que sont stockées les

cassettes. Le vieux fouille dans la caisse, en ressort trois ou quatre bobines.

— Un client m'a amené ça... (Il tend les boîtes à Rolf.) Il y a un western et deux films de guerre.

Rolf se frotte les mains.

— Chouette !

— Ne vous réjouissez pas trop vite. Je les ai juste en dépôt-vente et le client en veut un prix élevé.

Rolf rigole.

— Vous n'allez pas me faire ce coup-là, à moi...

— Non, non. Je vous assure.

Et il annonce les prix. Quasiment délirant.

— Ecoutez..., commence Rolf.

Le vieux lève la main pour l'arrêter.

— Cette fois-ci, je n'y peux rien.

Il a l'air sincère.

— Vous n'avez que ça ? s'inquiète Rolf.

— Quelques films policiers. C'est tout.

Rolf secoue la tête. Ça ne le passionne pas. Il s'en est offert quelques-uns, il y a plusieurs mois. Sans grand intérêt.

— Est-ce que votre client serait d'accord pour un échange ?

— Je ne sais pas. Il ne m'a rien dit. Vous

savez, ce n'est pas un de mes clients habituels. C'est la première fois que je le vois.

— Mais vous pouvez le contacter ?

Le vieux hoche la tête.

— Bien sûr.

— Bon, alors proposez-lui trois cassettes de ma collection. Dites-lui que je peux lui abandonner *la Colline des Salopards*. C'est un de mes meilleurs.

— D'accord, acquiesce le commerçant.

— Ça vous prendra longtemps ?

— Je ne sais pas. Repassez demain ; ça me donnera le temps de le contacter et de voir si ça l'intéresse.

Rolf soupire.

— Ça fait long.

Il comptait se passer au moins une nouveauté pour la soirée.

— Je n'y peux rien...

— Qu'est-ce ce que je vais foutre ce soir...

Le boutiquier sourit.

— Attendez-moi.

Il revient quelques instants plus tard avec le livre qu'il lui avait montré.

— Je ne vais pas laisser en panne un vieux client comme vous. (Il tend le bouquin.) Prenez-le. Vous me le ramènerez demain.

— Merci.

Rolf n'est pas emballé. Il aurait préféré que l'autre lui prête une des cassettes. Enfin...

— Bon, alors, à demain, lance-t-il sans grande conviction.

— A demain...

Il a un drôle de sourire, le vieux boutiquier...

***

— Bon Dieu ! jure Rolf à mi-voix.

Il vient de terminer la lecture de *Dehors*. Etonnant...

Finalement, il ne regrette pas de s'y être mis. Dire qu'il aurait pu passer à côté... Au début, il n'avait même pas ouvert le livre. Et puis la soirée s'avançant, n'ayant rien à visionner, il s'est quand même décidé.

Pas déçu du voyage.

— Bon Dieu de bon Dieu ! répète-t-il encore.

Il y a de quoi.

Ça se présente sous forme de roman. Un récit court, dense, violent. Avec des poings tendus, des cris, du sang, de la haine à l'état brut. Ça vit, ça gueule. Et surtout, ça raconte des trucs...

Des trucs qui le concernent...

Il a beau se dire que c'est un roman et rien qu'un roman. Tout de même... C'est l'histoire d'un type qui vit dans une Cité et qui décide

d'aller voir Dehors ce qui s'y passe. Dehors, il y a la masse des Esclaves, ceux dont on ne parle jamais, dont l'existence même est pratiquement tue. Pourtant, c'est grâce à eux, à leur labeur incessant, que les gens de la Cité vivent d'une vie luxueuse et sans problème.

Mais ça, c'est sans grand intérêt.

Dehors, on trouve aussi des types qui ne veulent ni du luxe ni de la sécurité. Et qui s'enfonçent dans la forêt à la recherche de sensations violentes et pimentées. Ils vivent là, en gangs, se livrant une guerre incessante, avec pour seule loi celle du plus fort. Ou du plus astucieux. La survivance du plus apte...

Ça ressemble bigrement à la réalité.

Parce qu'en dehors des Cités civilisées, il existe bel et bien des forêts abandonnées complètement depuis des générations et des générations. Est-ce que le livre est un simple démarquage d'une expérience vécue ?

C'est troublant. Des tas de questions grouillent dans sa tête...

D'où viennent les denrées qui alimentent les Cités ? Pas seulement la nourriture, les métaux, l'essence, tout ça...

La réponse officielle est brève : les machines. Merci, monsieur l'Ordinateur. Ça fait quand même un peu court sur le sujet.

Est-ce que le Dehors existe ? Un Dehors ressemblant à celui du bouquin ? Ça vaut la peine de se renseigner. Peut-être même d'y aller voir...

Il a de la peine à s'endormir...

***

Le lendemain, à la première heure, il court à la Vidéothèque, histoire de s'informer un peu plus. Il y passe carrément la journée. Il y a tellement de documents...

Des documents que personne ne consulte plus...

Le Pouvoir Démocratique à Visage Humain n'interdit rien. Simplement, il oublie. Il fait oublier. C'est le Gouvernement par omission.

Ainsi pour les Esclaves...

Au début, on les appelait pays en voie de développement. Puis, après la pénultième crise du Pétrole, il y a eu une guerre. Et pas la gentille petite guerre. Une élimination sèche et brutale. Ne reste plus qu'une population clairsemée, prise en main par l'intermédiaire de petits chefs locaux maintenus dans certaines normes bien précises. Et pas question d'en sortir. Avec juste le droit de fournir les matières premières nécessaires à la Civilisation. Dans le cadre de la

Compréhension Totale et de l'Acceptation Mutuelle, c'est déjà pas mal...

Mais qui s'en soucie ? Qui pose les bonnes questions ? On est tous beaux, gentils, ouverts... Soyez heureux !

Tu parles...

Ça ne le gêne pas de découvrir sur quoi est bâtie la Civilisation. Il trouve même ça presque normal. Et le côté hypocrite de la chose le ferait plutôt rigoler.

Reste que le Dehors existe bel et bien. L'ennui, c'est que là-dessus il n'a pratiquement rien trouvé. Quelques bribes par-ci, par-là... Il y aurait éventuellement des groupes de types refusant la Civilisation et qui se seraient réfugiés dans la forêt...

Mais rien de concret.

Comment vivent-ils ? Est-ce que les éléments qu'il a trouvés dans le roman correspondent à la réalité ? Est-ce que c'est vraiment cette vie fabuleuse de chasseur chassé ?

Et comment sortir ? Quel équipement emporter ?

Est-ce que c'est interdit de sortir ?

Il n'a pas l'impression. L'ennui, c'est que pour aller d'une Cité à une autre, on prend l'autoroute. Une autoroute qui n'est en fait qu'un long tunnel de plastique transparent, le tout sous atmosphère

fermée. Comme toutes les Cités, d'ailleurs...

Il doit bien y avoir une sortie quelque part. Mais où ? Dans le roman, le héros quitte la Civilisation en empruntant une bouche d'aération. L'ennui, ce sont les énormes ventilos qui obstruent le passage. Faut attendre une période de repos ou de maintenance.

Dangereux, quand même...

Il faut qu'il aille voir, vérifier. Et si le passage est possible...

Le truc, c'est qu'il faut y aller doucement, tranquillement. Ne pas s'engager à la légère. Bien préparer son coup.

Ne pas se retrouver Dehors comme un agneau qui vient de naître, à la merci de tout et de n'importe quoi.

Le mieux est de faire d'abord une petite reconnaissance, de tâter le terrain. De voir comment réagir...

Surtout le problème de l'équipement qui le préoccupe. Il ne peut quand même pas partir armé de ses seules mains.

Il a envie d'une autre vie. Pas de se faire descendre bêtement.

Il soupire.

Chaque chose en son temps. Demain, il va d'abord voir si le passage est possible.

Après...

CHAPITRE III

Rolf range la Bentley sur un emplacement du parking. Il sort de la voiture, fait quelques pas sur l'asphalte. Il est à plusieurs dizaines de kilomètres de la Cité. Exactement à mi-chemin entre deux agglomérations, dans une des nombreuses haltes aménagées au bord de l'autoroute. Il y a une station-service et un bar-restaurant-drugstore, comme sur toutes les haltes.

Il n'y a pas grand monde, deux ou trois voitures, quelques motos. Rolf en est plutôt satisfait. Il se dirige vers le bar.

— Un café, commande-t-il.

En sirotant, il fait le point. Dans le roman, le héros découvrait une Porte pour le Dehors, sans autre détail.

Embêtant ; il faut qu'il se débrouille tout seul.

Il a bien été au Centre d'Urbanisme pour

étudier les plans de la Cité, mais ça n'a pas donné grand-chose.

— Vous partez en vacances ?

C'est la serveuse qui vient de lui parler. Elle arbore le sourire n° 1, celui pour dépliants publicitaires.

— Mouais, grogne Rolf.

— Alors, soyez heureux.

Il soupire.

— C'est ça, soyez heureux.

Elle le quitte maintenant pour répéter les mêmes phrases idiotes à un couple qui vient d'entrer dans le bistrot. Rolf se secoue. Décidément, ce n'est plus possible. Il ne peut plus supporter cette connerie mièvre à longueur de vie.

Une massue ! Qu'on lui donne une massue, nom de Dieu !

— Bon voyage...

Il hausse les épaules sans répondre, sort du bar. Tout naturellement, il se dirige vers le fond du parking, là où s'arrête le mur de plastique.

Comme prévu, il n'y a aucun passage possible. Sauf la bouche d'aération et son foutu ventilo dont les énormes pales doivent broyer un homme comme une coquille de noix. Il reste là, un long moment, à attendre il ne sait pas trop quoi.

Pour monter jusqu'à hauteur du ventilo, il y a une petite échelle. Donc, on peut arriver là-haut sans problème. Pour redescendre, il faut simplement sauter quelques mètres. Et Rolf est assez souple pour pouvoir le faire.

L'ennui, c'est pour revenir.

A cet instant, le ventilo s'arrête. Et sans savoir comment, il se retrouve de l'autre côté du mur de plastique.

Dehors !

A la première respiration, il a l'impression que ses poumons vont éclater. L'air est lourd, dense, plein d'odeurs étranges et fortes. Rien à voir avec l'atmosphère climatisée de la Civilisation. Ses pieds s'enfoncent dans l'humus meuble de la forêt. Parce que la forêt débute là, à quelques mètres de l'autoroute.

Il fait quelques pas avec un plaisir inouï, une sorte de jouissance.

Libre !

Il se sent férocement libre comme jamais il ne l'a été au cours de toute son existence. Il a envie de crier, de hurler, de courir... Il se glisse à travers les arbres et les hautes herbes du sous-bois. Quelques branches le griffent au passage. Il s'en fout.

— Revenez, vous êtes en danger de mort !

— Et merde...

C'était trop beau...

— Dépêchez-vous, dans quelques instants nous ne pourrons plus rien pour vous. Les Défenses Extérieures vont se mettre en marche. Dépêchez-vous, revenez...

La voix du médiaphone est toujours aussi douce, aussi lisse. Rolf soupire. Il faut obéir, il n'est pas encore prêt pour le grand voyage. Ce n'est que partie remise.

— C'est très bien, vous agissez sagement.

Il ne répond rien. A quoi cela pourrait-il servir d'ailleurs ?

Il arrive au pied de la muraille transparente. Une ouverture l'attend qui se referme derrière lui.

— Regardez derrière vous.

Rolf obéit.

Et tout d'un coup, c'est l'enfer qui explose. En quelques instants, il ne reste rien du petit coin de forêt qu'il a exploré. Rien qu'un tas de cendres fumantes. C'est impressionnant.

— Nous faisons cela pour vous protéger, fait encore le médiaphone.

Ben voyons !

Rolf quitte lentement le coin pour rejoindre la Bentley. Sa combinaison de soie synthétique est déchirée en plusieurs endroits. Il démarre doucement pour rejoindre la Cité.

Très intéressant, tout ça. D'abord, lors de son départ définitif, il faudra pas traîner sur place, histoire d'éviter de se faire bêtement massacrer par les Défenses Extérieures.

Il faudra aussi revoir le problème de l'habillement et plus généralement celui de l'équipement. Ça, il s'en doutait déjà avant. Maintenant c'est une certitude : les combinaisons de soie ne résistent pas à la forêt. Il devra tenir compte des différences de température. Dehors, la climatisation n'existe pas.

Mais, de toute manière, il reviendra.

*
* *

— Pourquoi avez-vous éprouvé le besoin de sortir ?

Rolf hausse les épaules. Ça fait un bon moment qu'il est là, assis sur une chaise, face à un aréopage de Psychoprêtres dirigé par le Gentil Animateur. Et les questions tombent, les unes après les autres :

— Etes-vous heureux ? Réellement heureux ?

— Vous manque-t-il quelque chose ? Et si oui, quoi ?

Il n'a pas envie de répondre. En plus, il a le sentiment sourd que c'est dangereux, qu'il a

intérêt à faire attention. Le mieux est d'en dire le moins possible.

— Etes-vous opposé au Pouvoir Démocratique à Visage Humain ?

Il lève la main en signe d'apaisement.

— Vous allez trop loin. C'était un geste de simple curiosité de ma part. Rien de plus.

— Croyez-vous que la curiosité explique complètement votre geste ?

Il n'hésite pas.

— Bien sûr. La meilleure preuve, c'est que je suis rentré presque immédiatement.

— Pensez-vous que la curiosité soit une bonne chose en soi ?

De nouveau, il hausse les épaules.

— Franchement, je n'en sais rien.

— Donc, vous suivez une impulsion dont vous reconnaissez que vous ne savez pas si elle est positive ou négative.

— Si vous voulez...

Un grand maigre qui redresse constamment la manche de sa robe de Psychoprêtre le regarde avec intensité.

— Etes-vous sincère ?

Rolf perçoit le danger.

— Pourquoi ne le serais-je pas ?

— C'est moi qui pose les questions, fait

l'autre sèchement. (Un temps, puis :) Je répète ma question. Etes-vous sincère ?

— Pour autant que je le sache, oui.

— Votre réponse ne me satisfait pas. Pourquoi cette réserve « pour autant que je le sache » ?

Rolf sourit doucement. Il tient le bon bout.

— Vous connaissez les problèmes de l'inconscient mieux que moi. Lorsque j'émets des réserves quant à ma réponse, je veux simplement dire qu'au niveau conscient, je suis sincère.

— C'est une réponse correcte, fait un autre Psychoprêtre.

Le grand maigre grogne sans répondre. Il n'acquiesce qu'avec un regret évident.

— Quelles impressions avez-vous ressenties Dehors ?

C'est le Gentil Animateur qui vient de rentrer dans la danse.

— L'air est d'une qualité différente.

— C'est tout ?

— Non, les branches des arbres font mal et on s'enfonce dans le sol. Au total, c'est assez désagréable.

— Avez-vous l'intention de recommencer ?

Rolf hoche la tête avec lenteur.

— Non, cette escapade m'a suffi.

— En êtes-vous sûr ?

— Complètement.

— Quand même, votre explication me paraît insuffisante.

C'est le grand maigre qui revient à la charge.

— Vous me soupçonnez de quoi, exactement ?

Il est temps de contre-attaquer.

— Rien de précis. Du moins pas encore...

— Ai-je enfreint la loi ?

— Non, reconnaît le Psychoprêtre.

— Nous sommes toujours en liberté ?

— Certes...

— J'ai donc le droit de me conduire comme je l'entends et de ne rendre de compte à personne ?

— C'est exact. A une nuance près...

Comme par hasard...

— Et quelle est cette nuance ?

— Vous n'avez pas le droit de nuire à autrui. La Liberté suppose le Respect des Autres.

— Je n'ai ni tué ni blessé ni volé, rappelle Rolf.

— Je vous en donne acte bien volontiers.

— Alors ?

— Eh bien, les abords de l'autoroute sont protégés. Ceci pour assurer la sécurité de chacun.

— Je ne le savais pas.

— En effet. Néanmoins, vous avez de ce fait

occasionné une dépense inutile. L'utilisation des armes des Défenses Extérieures coûte cher. Et ceci est supporté par la Communauté, par votre faute.

— Je suis prêt à assumer cette charge.

Le Psychoprêtre balaye la réponse d'un geste.

— Ceci n'a guère d'importance.

— Alors qu'est-ce qui en a ?

— L'assurance que vous ne recommencerez pas.

— Je vous ai déjà donné cette assurance.

Le Psychoprêtre se frotte longuement ses mains décharnées.

— Je ne suis pas certain que nous puissions nous contenter de vos affirmations.

— Que vous faut-il de plus ?

Un long silence s'établit.

— Je pense qu'une cure de Psychoreligion ne serait pas inutile dans votre cas.

Rolf se tend brusquement. Là est le danger. Un danger grave. Il ne tient pas du tout à se mettre dans les mains redoutables des Psychoprêtres. Pour ne plus être qu'un mouton bêlant... Un type englué dans les slogans du Parti Démocratique à Visage Humain, répétant « Soyez Heureux » tous les quarts d'heure.

Il sent la révolte gronder en lui. Il ne veut pas devenir un type normal. Mais il faut se discipli-

ner, ne pas montrer les sentiments qui l'agitent, ne pas faire front bêtement.

— Pourquoi pas ? Si vous l'estimez nécessaire…

— Naturellement, vous êtes libre de refuser.

La voix du Psycho se fait insinuante.

— Je le sais, fait juste Rolf.

— Seriez-vous volontaire ?

Ça se corse. Rolf réfléchit à toute allure. Ce fumier de Psycho est en train de le coincer.

— Je ne suis pas volontaire. Je dis simplement que je suivrai volontiers la cure si vous l'estimez nécessaire.

Il marque un temps.

— Vous et les autres, évidemment.

— Vous souhaitez un vote, en somme ?

La voix est sarcastique.

— Pourquoi pas ? lance Rolf. C'est une procédure démocratique, non ?

L'autre s'incline avec mauvaise grâce.

— Comme vous voudrez…

De nouveau, un long silence s'établit. Rolf tâche de ne pas bouger, de calmer les bonds de son cœur. Il sait qu'il joue gros. Il faut rester serein, tranquille. Ne pas laisser voir qu'il a une envie dingue de massacrer ce pourri de Psycho, de l'étriper longuement…

— Après tout, ce n'était qu'une petite escapade, fait enfin un autre Psycho.

Les autres hochent la tête en guise d'acquiescement. Sauf le Gentil Animateur.

— Je rappelle que vous êtes régulièrement en retard aux réunions.

Rolf reste silencieux. L'objection est balayée par le brouhaha qui vient de se lever.

— Je ne crois pas qu'un vote soit nécessaire, conclut un autre Psycho.

Rolf laisse échapper un soupir de soulagement. Il est passé près. Maintenant, c'est fini. Pas de cure.

Mais il n'oubliera pas le Gentil Animateur...

CHAPITRE IV

Le vieux boutiquier l'accueille, tout sourire commercial dehors. Rolf le salue d'un geste désinvolte.

— Je vous rapporte votre bouquin.

— Merci, fait l'antiquaire. Mais ce n'était pas urgent. Vous l'avez lu ?

Rolf lui jette un coup d'œil rapide, il va répondre, se ravise :

— Non, juste quelques pages. Vous savez, les livres, c'est pas vraiment mon truc...

Pourtant, l'autre n'a pas l'air déçu.

— Votre client est d'accord pour l'échange ?

— Désolé, je n'ai pas encore pu le joindre.

— Ça ne fait rien, dit Rolf ; je reviendrai...

Il fouine dans le magasin, un peu partout.

— Vous ne faites plus les uniformes ?

Le vieux secoue la tête.

— Non, je n'avais pas la clientèle pour ça. Ça vous intéresse ?

— Oui et non, juste pour voir.

Rolf tient à rester prudent.

— Remarquez, j'ai un de mes collègues qui fait ça. (Il marque un temps.) Les armes aussi, d'ailleurs...

Rolf essaye de ne pas tressaillir.

— Ah... ? fait-il seulement.

— C'est pas loin d'ici. Si vous voulez, je peux vous donner l'adresse...

— Donnez toujours...

Le vieux va derrière son comptoir, revient avec un bristol et le tend à Rolf.

— Tenez, il y a un plan dessus pour s'y rendre.

— Merci.

— Si vous y allez, dites que vous venez de ma part.

— D'accord, accepte Rolf.

Il fouille encore une petite demi-heure dans le bric-à-brac du vieux ; il ne veut pas donner l'impression de courir après des uniformes et des armes. Puis il passe la porte de la boutique, salue de la main.

— A bientôt, fait l'antiquaire.

— C'est ça, à bientôt, lance Rolf.

Il prend la Bentley et fonce vers l'autre

boutique. L'antiquaire ne lui a pas menti. C'est plein à ras bords de trucs incroyables, rangés selon une méthode curieuse : il y a le rayon Première Guerre mondiale, Deuxième Guerre mondiale, Guérilla, Western. Le tout à l'avenant...

— Ce sont des originaux ? s'enquiert-il.

— Vous rigolez ? fait le jeune vendeur à qui il s'est adressé.

— Non.

— Depuis le temps, ça serait complètement bouffé aux mites ! Non, ce sont des reproductions. Nous tenons à ce que nos articles soient en parfait état de marche.

Rolf montre les armes accrochées un peu partout :

— Vos munitions sont aussi en parfait état de marche ?

— Bien sûr.

Rolf tique.

— Vous n'avez jamais eu d'ennui ?

— Et pourquoi ?

— La loi Anti-Violence, ça existe, non ?

Le jeune gars le regarde avec méfiance.

— Vous êtes de la Psycho... ?

Rolf hausse les épaules.

— Evidemment non !

— Alors qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

Rolf rigole. C'est une bonne réponse.

— Ne vous fâchez pas.

— Je ne me fâche pas. Ceci dit, je ne suis pas ici pour faire de la philosophie mais pour vendre.

— Ça va, coupe Rolf. Moi, je viens pour acheter.

— Alors, choisissez...

De fait, vu la diversité des articles, c'est plutôt difficile de prendre une décision. En définitive, il met de côté un uniforme allemand de la Deuxième Guerre mondiale, y compris le casque et les bottes.

— Je peux les essayer ?

— Il y a des cabines derrière vous.

Bien organisé, ce magasin. Mais tout au plaisir de la découverte, Rolf ne le remarque pas vraiment. Il passe l'équipement, se regarde dans la glace de la cabine.

— Pas mal, murmure-t-il.

Pas à dire, on s'y croirait. Il éprouve un intense sentiment de puissance et de sécurité. Il a envie de rester ainsi, de ne pas repasser sa terne combinaison de soie synthétique.

Il ne faut quand même pas prendre de risques inutiles. La tête de ses voisins en voyant débarquer un Waffen S.S. ! Il repasse donc son habit ordinaire, se fait emballer l'équipement.

Restent les armes.

Là aussi le choix est important. Il ne faut pas se tromper. En fin de compte, il se décide pour une mitraillette Schmeisser et un pistolet Mauser. Peut-être à cause de l'uniforme.

— Je vous conseille aussi une arme blanche, fait le vendeur.

Ça, il n'a pas tort.

— D'accord, fait Rolf.

Il prend aussi une caisse de munitions. Reste un problème…

— Vous pourriez m'expliquer le fonctionnement des armes ?

Parce qu'il n'en a jamais touché une de sa vie. C'est pas tellement le genre, dans la Cité.

— Mais bien sûr, monsieur. Nous avons un stand d'entraînement au sous-sol.

Décidément, bien organisé, le magasin.

Un peu trop, même…

Seulement, quand on a envie de faire le Grand Saut, de se tirer rapide, on ne prend pas le temps de se poser ce genre de questions.

Peut-être qu'on a pas envie de se les poser…

***

Ça fait bien une quinzaine de jours que Rolf ne quitte pratiquement pas le stand d'entraîne-

ment. Sauf pour bouffer et dormir. Il a fait des progrès rapides, très rapides.

Doué, le Rolf.

Pas seulement au pistolet. Au lancer de couteau, il se défend relativement bien. Rien de transcendant, mais compte tenu du peu de temps qu'il a eu, c'est vraiment pas mal.

Il a abandonné complètement les films. C'est tellement meilleur d'appuyer soi-même sur une détente...

Du coup, il a revendu sa collection de cassettes. Comme il était pressé, il n'en a pas tiré le meilleur prix.

Il s'en fout.

Avec le fric, il a pu acheter les munitions nécessaires à son entraînement. C'est tout ce qu'il voulait. Bientôt, il sera prêt.

Il a même poussé le vice jusqu'à refaire de la gymnastique. La résistance physique, ça compte. Pour ça, il s'est inspiré de ce qu'il avait vu dans certains films de guerre. Une sorte de parcours du combattant qu'il fait la nuit, histoire de pas trop se faire repérer.

Du coup, il n'a plus le temps d'aller aux sacro-saintes réunions. Faut dire que la Compréhension Totale et l'Acceptation Mutuelle, c'est fini pour lui. Plus possible de revenir en arrière.

Un soir, juste avant qu'il ne parte pour son

parcours, le Gentil Animateur débarque chez lui. Rolf est bien obligé de le recevoir.

— Alors, on ne vous voit plus ?

Toujours aussi souriant, aussi ouvert...

— Non, grogne Rolf.

— Je peux vous en demander la raison ?

— Vous pouvez toujours...

Le sourire du Gentil Animateur se voile légèrement.

— Vous n'avez pas envie de répondre ?

— Non.

Un long silence s'établit.

— Vous savez que vous m'inquiétez...

Rolf a envie de rigoler. Il inquiète le Gentil Animateur, rien que ça...

— Et après ?

L'autre en reste tout interdit.

— Comment ça, et après ?

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

Là, l'autre reste carrément interloqué.

— Pourquoi êtes-vous agressif ?

Rolf ricane.

— Pourquoi pas ? Nous sommes en liberté, non ? Vous venez chez moi, je ne vous ai rien demandé, que je sache ?

— Je sais, mais...

— Mais quoi ?

— Je ne vous comprends pas.

Rolf fait un geste désinvolte de la main. Etre compris par le Gentil Animateur, c'est vraiment plus son problème.

— Pourtant, je ne suis pas votre ennemi.

— Tu parles, fait Rolf. Et la cure, vous n'étiez pas pour ?

L'autre acquiesce.

— Si, bien sûr. Mais c'était dans votre intérêt...

Ben voyons...

— Je persiste d'ailleurs à croire...

— Non ! coupe Rolf. Jamais !

La violence du ton l'étonne lui-même.

— Eh bien...

Puis, d'un seul coup, l'autre aperçoit l'uniforme, les bottes et les armes que Rolf a mis en tas dans son salon.

— Où avez-vous trouvé ça ?

Rolf ne s'y trompe pas. Ce n'est pas une gentille question enrobée de Compréhension Totale... C'est un ordre.

— Barrez-vous !

Le Gentil Animateur a un haut-le-corps.

— Iriez-vous jusqu'à lever la main sur moi ?

Rolf sourit.

— J'irais, mon vieux, j'irais...

— Bien, je m'en vais. (Un temps, puis :)

Mais je vous préviens, je vais de ce pas avertir la Psycho.

Ça, c'est un mot de trop.

Le poing de Rolf est parti s'écraser sur le nez du Gentil Animateur qui vacille sous le coup. Le sang coule légèrement de la narine droite.

Amusant.

Mieux que dans les films, c'est certain.

Alors, une rafale de coups s'abat sur le visage de l'autre. En quelques instants, il ne lui reste pas grand-chose de présentable, au Gentil Animateur.

Une joie sauvage envahit Rolf pendant que l'autre s'effondre définitivement, comme une poupée disloquée.

On n'a pas beaucoup de résistance dans la Cité.

Rolf crache sur le corps qui gît à ses pieds. Le temps que l'autre se réveille, il sera loin.

Dehors...

CHAPITRE V

Rolf se laisse tomber dans les hautes herbes de la petite clairière. Il a le souffle court et sifflant. Il a été jusqu'à l'extrême limite de ses forces pour mettre le plus de terrain possible entre le mur de plastique et lui.

Ça a pété très fort. Et loin. Beaucoup plus qu'il ne l'avait imaginé. Il entend encore quelques explosions sporadiques derrière lui. Deux ou trois projectiles ont même sifflé à ses oreilles.

Il n'a pas eu peur.

C'était excitant... Sa peau contre la rapidité de ses jambes. Heureusement qu'il a pris la précaution de s'entraîner. Finalement, il n'a pas trop mal passé cette première épreuve.

Sa respiration se calme peu à peu. Il inspire longuement pour donner de l'air à ses poumons brûlants, puis expire avec force. Ça va mieux. Il se relève, défait le paquet qu'il portait dans le

dos. C'est le moment de balancer sa combinaison de soie synthétique et de passer les vêtements qu'il s'est choisis. Il se change rapidement, passe les bottes, ajuste le casque.

Ses défroques de civilisé gisent à ses pieds. Alors, sans trop savoir pourquoi, il y met le feu... Les fibres synthétiques brûlent vite avec un grésillement plaisant. Jambes écartées, Rolf regarde les flammes monter. Il sent son sexe se dresser.

Alors, tout d'un coup, il se met à hurler. Un hurlement profond, venu de son ventre et qui éclate dans la clairière.

Son premier cri d'homme libre...

Une joie sauvage l'envahit.

Il n'est plus le possesseur de la carte de crédit N° 697/B8.

Il n'est plus le locataire du N° 487, escalier 8, Bâtiment A.

Il n'est plus le membre du Groupe F.L.B. 203.

Il est Rolf. Rien d'autre.

Il prend ses armes, met le pistolet dans l'étui qui bat sur son flanc droit, ajuste les deux couteaux dans le ceinturon, de l'autre côté. Il pend enfin la mitraillette à son épaule, la main sur le canon froid et lisse. Les munitions sont dans le sac qui pend dans son dos.

Maintenant, il peut partir.

Il se sent fort, puissant, sûr de lui.

La forêt est dense, difficilement pénétrable, pleine de bruits et d'odeurs qu'il ne sait pas encore identifier. Il marche sans hâte, d'un pas régulier et ferme. De temps à autre, il fait une halte, grignote un biscuit, boit en se rationnant sévèrement.

Il n'a pu emporter qu'une gourde d'eau et quelques provisions. De quoi tenir deux ou trois jours. C'est peu, il le sait. Mais il lui fallait un équipement aussi léger que possible. Et les munitions prennent la plus grande place dans son sac à dos...

Le soir commence à tomber lorsqu'il arrive au bord d'une ancienne route. Le goudron a éclaté en plaques, à moitié recouvert d'herbes folles. La marche y est cependant beaucoup plus facile. Rolf décide de suivre le chemin ainsi tracé.

Au bout de quelques kilomètres, il arrive en vue d'un ancien village complètement en ruine. Il l'observe de loin un long moment. Puis, comme rien ne bouge, il y entre.

Il n'y a qu'une dizaine de maisons, groupées autour d'une église. Les murs et les toits sont presque tous effondrés, recouverts de plantes grimpantes. Ça peut cependant être une bonne halte pour la nuit.

Il commence par visiter chaque ruine, l'une après l'autre, soigneusement. Il n'y a rien. Juste une trace d'un feu qui doit dater de plusieurs mois. Aucun risque.

Il installe ses affaires dans l'une des rares maisons dont le toit subsiste encore. Enfin en partie. De toute manière, c'est une protection suffisante contre une pluie éventuelle. Puis il repart en maraude à travers le village. Il a repéré une fontaine sur la place, devant l'église. Par chance, il y coule encore un peu d'eau, en mince filet. Il boit dans ses mains réunies en conque, renouvelle la provision de sa gourde. Il retourne vers ses affaires, s'allonge aussi confortablement qu'il le peut, son sac à dos en guise d'oreiller.

La nuit est maintenant complètement tombée. Les yeux ouverts, Rolf contemple le ciel. Il distingue des points brillants, des étoiles probablement, et un large demi-cercle lumineux : la Lune. C'est beau.

Il essaie de dormir, n'y arrive pas. Une question d'habitude. Dans la Cité, tout est climatisé, aseptisé, insonorisé. Alors, forcément...

Le froid de la nuit le fait trembler, malgré l'épaisse capote qu'il serre autour de lui. Là aussi, manque d'habitude. Il se relève, fait

quelques pas en frappant des mains sur ses jambes pour tenter de se réchauffer. En vain.

Il essaye alors de se faire du feu. Il y a pas mal de bois mort qui traîne un peu partout, des restes de charpente à moitié rongés par les vers. Seulement, comme c'est la première fois de sa vie qu'il fait un feu de bois, il n'y arrive pas. Il regrette d'avoir brûlé sa combinaison. Ça aurait servi à faire prendre le bois.

Première leçon : dans la forêt, il ne faut rien faire d'inutile. Un truc qu'on croit sans intérêt peut servir plus tard à quelque chose. Il s'en souviendra. Pour le moment, il continue de lutter contre le froid en sautant sur place, en gesticulant de tous ses membres.

Ce n'est qu'au petit matin qu'il s'endort, complètement épuisé.

***

— Debout, connard !

Rolf sursaute, ouvre les yeux. Un grand coup de pied dans les côtes vient finir de le réveiller.

— Alors, la belle au bois dormant…

Il y a trois types qui le regardent en se marrant. Ils sont hirsutes, dépenaillés, pas vraiment rassurants…

— Encore un égaré de la Cité, fait un gros type.

— Alors, terreur, on vient jouer les gros bras ?

Rolf se tait, reste allongé sans bouger d'un millimètre.

— Hé ! je te cause, connard !

Rolf continue à se taire.

— Il a les foies, fait le troisième, un grand maigre dégingandé.

— Qu'est-ce qu'on en fait ?

C'est le gros qui a parlé.

— On se le farcit, dis, Bo, on se le farcit ?

Rolf a peur de comprendre.

— Alors, mon mignon, on fait la pucelle ? On a les chocottes ?

— Ta gueule ! fait le gros. On va d'abord le fouiller.

— Comme tu voudras, Bo.

Donc, le gros dégueulasse s'appelle Bo. Il a l'air d'être le chef de la petite troupe.

— Tu sais, fait-il à l'adresse de Rolf, les femelles, c'est plutôt la denrée rare par ici. Alors, forcément, les hommes sont un peu nerveux. Faut bien se délasser comme on peut, pas ?

— Sûr, grogne Rolf.

— Bon, c'est pas tout ça, file-moi tes bottes.

Rolf s'exécute.

— Ouaouh ! s'extasie Bo. Ça c'est de la godasse.

Les deux autres ricanent bêtement.

— Tes vêtements maintenant.

Rolf se déshabille complètement. Il ne lui reste que ses sous-vêtements.

— Beau cul ! grimace le grand maigre.

— La ferme, Gust ! ordonne Bo.

Le troisième n'a presque rien dit jusqu'à présent. Rolf le scrute avec attention. Il a l'air calme, détaché.

Dangereux.

Beaucoup plus que Bo et Gust réunis. Trop bavards, ces deux-là.

— Quand même, vachement bien équipé, le gamin, apprécie Bo.

Il montre les armes et les munitions.

— Avec ça, on va pouvoir s'offrir une fameuse bringue chez Lilly. Qu'est-ce que t'en dis, Gust ?

— T'as raison, Bo. Une fameuse bringue, ouais...

Il ne doit pas être complètement normal dans sa tête, le Gust. Ça se voit rien qu'à son élocution mécanique.

— Bon, fait le troisième, qui s'en charge ?

Il désigne Rolf de la main. C'est clair.

— Laisse tomber, dit Bo. A poil et sans armes, où veux-tu qu'il aille maintenant ? Il vaut même pas une cartouche.

— J'ai pas parlé de cartouche. On peut le finir au couteau, non ?

— Laisse tomber, je te dis. Ça sert à rien.

L'autre hausse les épaules.

— J'aime pas laisser traîner. C'est pas sain.

Bo se redresse de toute sa taille.

— T'es pas d'accord, mec ?

Un bref instant, ils se regardent.

— Ça va, tu fais comme tu veux.

Bo se marre doucement. Gust l'imite.

— Bon, reprend le gros, maintenant on se tire.

Rolf les regarde s'éloigner sans rien dire.

Deuxième leçon : ne jamais laisser vivre un ennemi. Bo va s'en apercevoir rapidement…

***

Rolf regarde les trois silhouettes éclairées par un feu. Il a suivi le groupe toute la journée. Sans se faire repérer, ça il en a la certitude.

Ça n'a pas été toujours facile. Il a les pieds en sang, des écorchures partout. Ça ne fait rien. Il a continué à les suivre. Sa seule chance de survie…

Maintenant, il rampe, centimètre par centimètre, en évitant de faire le moindre bruit. Il n'est plus qu'à une dizaine de mètres, juste derrière un buisson. De là, il les entend parler.

— Gust, tu prends le premier tour de garde.

— D'accord, Bo, d'accord.

Le demi-dingue se lève, tandis que les deux autres hommes se lovent pour chercher le sommeil. Rolf ne bouge pas, il attend.

Il laisse passer une bonne heure comme ça, malgré le froid qui l'envahit, la faim et la soif qui le tenaillent. Sans compter ses pieds. Ça n'a pas d'importance, il a vite appris à se maîtriser.

Gust continue à faire des petites rondes régulièrement. Les autres sont profondément endormis. C'est le moment.

Rolf patiente jusqu'à ce que Gust passe à portée de main. Il agrippe une jambe au passage. Gust se casse la figure en jurant. Mais déjà Rolf est sur lui et serre ses mains autour de la gorge. Gust n'a pas le temps de hurler.

Et Rolf serre, serre, serre...

Jusqu'à ce que la vie de l'autre s'écoule entre ses doigts.

Puis il se relève, fouille méthodiquement le cadavre, retrouve un de ses couteaux. Il n'en demande pas plus. Il retourne à pas feutrés vers le feu et s'approche de Bo.

Le gros lard ronfle.

Rolf enfonce le couteau d'un geste sec et sans que sa main tremble. Ça fait comme un ballon qu'on dégonfle.

Bo vient de crever sans même se réveiller.

Reste le troisième, le plus dangereux. Rolf essuie le couteau sur les vêtements de Bo et s'apprête à lui régler son compte.

L'ennui c'est qu'il lui fait face, bien calé sur ses jambes, le sourire aux lèvres. Dans l'état dans lequel il est, Rolf sait déjà qu'il n'a pratiquement aucune chance.

Ils se font face, chacun un couteau en main.

Ça dure un bon moment.

Puis Rolf comprend une chose : l'autre l'a laissé faire ; il était réveillé depuis déjà un bout de temps...

Pourquoi ?

D'un seul coup, l'autre lance son couteau juste entre les deux pieds de Rolf. C'est trop bien ajusté pour n'avoir pas été voulu. Rolf le fixe avec attention.

— Ça va, dit le type calmement.

Un temps puis :

— Il reste du café chaud sur le feu.

Rolf baisse sa garde à son tour. Il est fatigué d'un seul coup. Il s'approche du foyer, se sert

une tasse de café brûlant. C'est bon, fabuleusement bon. Ça le requinque un peu.

— Faut faire gaffe à tes pieds, lance l'autre.

Rolf acquiesce de la tête.

— Ça s'infecte vite.

— Je n'ai rien pour me soigner.

L'autre lui lance un tube de pommade.

— Economise-le.

De nouveau le silence s'installe. Rolf est quand même salement intrigué. Il montre les deux cadavres du doigt :

— Ces deux-là... commence-t-il.

— Ils ne valaient pas grand-chose, coupe l'autre.

Troisième leçon : dans la forêt, il n'y a pas d'amis ou d'ennemis. Il y a juste des intérêts momentanément concordants...

— Je m'appelle Rolf.

— Moi, c'est Ben...

une tasse de café brûlant. C'est bon, fabuleusement bon. Ça le requinque un peu.

— Faut faire gaffe à tes pieds, lance l'autre.

Rolf acquiesce de la tête.

— Ça s'infecte vite.

— Je n'ai rien pour me soigner.

L'autre lui lance un tube de pommade.

— Économise-le.

De nouveau le silence s'installe. Rolf est quand même salement intrigué. Il montre les deux cadavres du doigt :

— Ces deux-là... commence-t-il.

— Ils ne valaient pas grand-chose, coupe l'autre.

Troisième leçon : dans la forêt, il n'y a pas d'amis ou d'ennemis. Il y a juste des intérêts momentanément concordants...

— Je m'appelle Rolf.

— Moi, c'est Ben...

CHAPITRE VI

Rolf regarde l'endroit où il se trouve : un truc vraiment curieux. Ça tient de la baraque foraine, du bistrot et du bordel. Ça pue atrocement le bouc et la sueur.

— Pas mal, hein ? ricane Ben.

Rolf ne répond pas. Il s'en fout, ici ou ailleurs...

— Soif ? questionne-t-il.

— Assez, fait Ben. (Un temps puis :) Avec quoi tu vas payer ?

Et devant l'étonnement de Rolf :

— Ici, la carte de crédit, ça ne marche pas.

— Tiens, remarque Rolf, toi aussi tu es un ancien de la Cité ?

Ben hausse les épaules.

— Quelle importance ?

— Aucune, reconnaît Rolf.

Il va falloir apprendre à ne pas poser de

questions inutiles. A ne pas poser de question du tout. Chacun sa vie et son histoire. Les autres, on s'en fout. Il faut apprendre à vivre sans eux. C'est tout.

— Bon, alors, comment on paye ?

— Le troc, répond Ben.

— Quel genre ?

— N'importe quoi.

Il lui montre une énorme mégère assise dans un coin. Elle est grasse, boursouflée, dégueulasse aussi, avec un visage horrible recouvert d'une épaisse couche de fard.

— Tu vas voir Lilly, tu lui montres ce que tu as. Elle décide. C'est oui ou c'est non.

— Au moins, c'est clair...

Ben rigole.

— Avec ton sac de munitions, t'as de quoi faire. C'est la marchandise la plus recherchée.

— Ah ?

Puis Rolf secoue la tête :

— L'eau me suffit et je n'ai pas envie de gaspiller mes cartouches pour des conneries.

— Raisonnable, hein ?

Ben se lève, se dirige vers Lilly. Pendant ce temps, Rolf examine la salle. Un ivrogne est en train de se faire marteler le visage à grands coups de talon par un grand type musclé. Un

videur probablement. Personne n'y fait attention.

— J'ai fourgué les vêtements des deux connards.

— Bien.

Ben lui montre un petit sachet de poudre blanche.

— Un petit voyage ?

— C'est quoi ? s'enquiert Rolf.

Ben sourit :

— La merveilleuse poudre de l'Oubli. Un shoot, quoi…

Rolf refuse de la tête.

— Je n'y tiens pas.

— Comme tu voudras, camarade ! T'as tort, c'est chez Lilly qu'on trouve la meilleure qualité.

— C'est pas mon truc.

Ben ricane.

— Tu y viendras comme les autres, camarade !

Rolf ne répond rien. Ben se met à renifler la poudre.

— Merde, cette fois-ci Lilly ne s'est pas foutue de moi. Elle est vraiment extra…

Une fille à moitié dévêtue s'approche d'eux.

— Salut, Ben.

— C'est Cathy Sniff, présente Ben.

Curieux surnom, songe Rolf.

— Un sacré nez. Tu peux pas laisser traîner un gramme de poudre sans qu'elle se ramène.

— Et j'ai reniflé que t'avais du bon, mon salaud.

Ben se fend la gueule.

— Qu'est-ce que je disais ?

— Tu m'en refiles un peu ?

— Non, fait Ben, t'es trop goinfre.

— Je te ferai des tas de trucs...

— Laisse tomber, je te dis. J'ai envie d'un shoot, pas d'une baise.

— T'as pas un joint, alors ?

— Rien.

Elle a les mains qui tremblent ; le manque, sans doute.

— Et ton copain ?

— T'as qu'à le lui demander.

Elle n'a pas le temps de se retourner vers Rolf.

— Barre-toi, fait-il sans plus d'explication. Il n'a pas envie d'une fille. Juste de regarder ce qui se passe. Cathy crache par terre de mépris.

— Tas de pédales ! lance-t-elle en s'éloignant.

Rolf hausse les épaules sans répondre.

— Alors, fait Ben, pas de poudre, pas d'alcool, pas de femme ?

Rolf secoue la tête.

— Pas pour le moment...

*
* *

Deux grands types viennent d'ouvrir la porte, mitraillettes en main. Ils braquent toute la salle. Derrière eux entre un géant noir, les mains dans les poches.

— Fais gaffe, glisse Ben ; c'est Baldwin.

Il n'a pas le temps d'en dire plus.

— Alors, vieille charogne, toujours de ce putain de monde ?

La voix est sonore, profonde.

— Comment vas-tu, sacré Baldwin ?

La vieille maquerelle s'est levée pour le nouvel arrivant. Tout sourire dehors...

— A boire pour mes hommes !

La grosse pouffiasse s'active.

— Tu me paieras, cette fois ?

Le grand Noir éclate de rire.

— Tu verras bien...

Cathy Sniff se précipite à sa rencontre.

— Dis-lui de me donner de la poudre, Baldwin, dis-lui.

D'un revers de la main, il l'envoie balader jusqu'au fond de la salle.

— Tu te shootes trop, Cathy. T'es même plus bonne à te faire monter par un mulet.

Ses gardes du corps se marrent derrière lui. D'autres hommes entrent maintenant à sa suite. Lilly s'active pour leur servir à boire. Une dizaine en tout. Une bonne petite troupe, déjà...

Baldwin vient s'asseoir à une table voisine. Rolf le détaille avec curiosité. Une force de la nature.

— Je te plais ?

Rolf se tait. C'est d'ailleurs ce qu'il a de mieux à faire, il le sent obscurément. Une chose est de liquider des petits minables comme Gust et Bo, une autre de se mesurer avec Baldwin. Pour le moment, il est encore beaucoup trop inexpérimenté. Et puis, rien ne presse... Baldwin se désintéresse de lui.

— Tiens, tu es là aussi, toi ?

— Salut, Baldwin, répond Ben.

Poliment, bien poliment...

— Où sont Gust et Bo ?

Ben désigne Rolf de la main.

— Ils ont voulu se faire monsieur. Il était pas d'accord.

— Et alors ?

— Tu connaissais Bo et Gust...

Baldwin hoche la tête.

— Ils ne valaient pas grand-chose.

De nouveau, il fait face à Rolf.

— En un sens tu m'as rendu service en me débarrassant de ces deux connards. (Il soupire longuement.) D'un autre côté, c'est bien emmerdant. Même branques comme ils étaient, ils pouvaient rendre encore quelques petits services. Et comme je prépare une attaque, ça va me faire un trou.

Rolf continue à garder le silence.

— T'es pas un bavard, constate Baldwin, c'est déjà ça…

Il fait un geste de la main.

— Approche-toi, Ben.

L'autre obéit et reste debout devant le Noir.

— Comment est-il, ton copain ?

— Pas mal, mais il manque d'entraînement. Il apprend vite aussi, ça on peut pas dire.

— Hon hon, grogne Baldwin.

Il se gratte le nez d'un index négligent.

— D'où tu viens ? demande-t-il.

— La Cité, répond Rolf.

— Ça fait longtemps ?

— Deux jours.

Baldwin fait une grimace.

— C'est un peu court.

— Si on veut…

— Tu es équipé ?

Rolf acquiesce de la tête.

— Un pistolet, une mitraillette, deux couteaux.

— C'est correct. (Un temps, puis :) Et les munitions ?

— J'ai ce qu'il faut pour le moment.

De nouveau Baldwin se gratte le nez. Il a l'air hésitant.

— T'en penses quoi ? s'enquiert-il de nouveau auprès de Ben.

— Difficile à dire. Il a de la hargne mais peu d'expérience.

— Tu le prendrais comme équipier ?

C'est au tour de Ben d'hésiter.

— Mouais, arrive-t-il enfin à dire sans trop d'enthousiasme.

— Je te préviens qu'on est pas assez nombreux pour que je te mette un troisième mec. Faudra faire un duo.

Ben grimace, visiblement pas heureux.

— Ça va pas être du gâteau...

— Je sais.

Rolf décide d'intervenir :

— J'ai peut-être mon mot à dire ?

Baldwin éclate d'un rire sonore.

— Regardez-moi ça !

Il tape violemment du poing sur la table, sérieux tout d'un coup.

— Pour le moment tu fermes ta gueule. C'est

moi le patron. A moins que tu aies quelque chose contre ?

— Ça va, capitule Rolf.

Le rire de Baldwin éclate de nouveau.

— T'as raison, Ben, il apprend vite…

CHAPITRE VII

Le petit matin commence à se lever. Rolf aperçoit le campement en haut de la crête, dans une trouée de la forêt. Ce n'est pas grand-chose : juste quelques toiles vaguement tendues.

— C'est pour bientôt, murmure Ben à son oreille.

Il remarque les guetteurs disposés aux quatre points du camp.

— On se farcit celui-là.

Ben lui désigne une des silhouettes.

— Qu'est-ce que j'ai à faire ? demande Rolf.

— Toi, rien. Tu me couvres juste au cas où ces salauds aient prévu une protection pour les guetteurs.

Rolf grogne. Il est mécontent.

— T'aurais préféré le dessouder toi-même ?

— Plutôt...

Ben ricane.

— T'inquiète pas, camarade ! Ça viendra... Quand tu seras grand !

Il y a une drôle de lueur qui passe dans les yeux de Rolf. Une lueur qui inquiète Ben.

— Dis donc, fait-il brusquement, si les femmes, l'alcool et les drogues ne te disent rien, c'est peut-être bien que tu bandes pour autre chose ? Non ? Le sang, par exemple ?

Rolf ne répond pas. Ce que dit Ben le trouble. Il a ressenti quelque chose de bizarre en liquidant Bo et Gust. Plus que la haine et la hargne mélangées. Plus que sa propre survie...

Une espèce de flash, proche du plaisir et de la douleur, et qui faisait battre ses tempes pendant tout le temps où il serrait la gorge de Gust. Un sentiment de puissance et d'invulnérabilité à sentir la vie d'un autre entre ses doigts...

— La ferme, Ben !

C'est Baldwin qui s'est approché d'eux silencieusement.

— Vous attendez mon signal avant d'y aller, ordonne-t-il encore avant de repartir.

— Ça ira, accepte Ben.

L'air est lourd d'odeurs. Relents d'hommes portés par le vent, humus en décomposition du sous-bois. C'est fort, âcre. Rolf aime ça. Comme il aime le léger frisson de froid qui ondule sous

sa peau. Il remue un peu les épaules pour faire jouer les muscles sous la capote de l'uniforme. Finalement, malgré son inexpérience, il a bien choisi son équipement. Le drap rugueux des vêtements, l'acier froid de la mitraillette...

Il ne regrette pas d'avoir fui la Cité et son atmosphère aseptisée. Il a eu plus de sensations et de vie en quelques jours qu'en plusieurs années civilisées.

— C'est maintenant, fait Ben.

Rolf se secoue.

— D'accord.

Ils avancent doucement, Rolf en tête. La terre crisse imperceptiblement sous ses pieds. Il s'applique à faire disparaître même ce léger bruit.

— Plus vite, souffle Ben.

Il accélère le pas. Ils sont maintenant en vue du guetteur.

— On rampe, fait Ben.

Il obéit sans déplaisir. L'homme, là-bas, tire mécaniquement sur un bout de cigarette. Sa dernière cigarette.

— Tu restes là en protection.

Il y a un rocher recouvert de mousse, derrière lequel Rolf peut se mettre à couvert. Il surveille la progression de son équipier. Du beau travail. Ben se coule littéralement vers l'homme qui lui a

été désigné. Il prend son temps, sans hâte aucune. Sûr de lui.

Rolf fait un tour d'horizon. A priori, tout est calme. Le guetteur est seul dans son coin. Pas de problème donc.

Ben est maintenant à quelques mètres du futur cadavre. Il s'est arrêté un instant pour prendre un couteau dans sa ceinture. Il le glisse entre ses dents et va reprendre sa progression.

Tout d'un coup, une ombre sort d'une des tentes et se dirige vers l'homme. Il faut stopper Ben. Il ne pourra les tuer tous les deux en même temps. L'alarme sera donc donnée...

Rolf saisit un caillou, l'ajuste avec précaution, le lance sur son équipier.

Ben s'immobilise.

Sur la crête, les deux hommes discutent. Rolf arrive à saisir des bribes de mots. Cependant, il est impossible d'attendre plus longtemps. Les autres doivent s'apprêter à liquider leurs objectifs. Il faut agir. Rolf abandonne son armement pour ne garder qu'un couteau de lancer. Puis il se met à ramper aussi vite que possible pour arriver à la hauteur de Ben. Ils se mettent rapidement d'accord par gestes. Ben garde le guetteur, Rolf prend le nouvel arrivant.

Sur la crête, les deux hommes continuent leur palabre. Ils parlent de tout et de rien, du froid,

du jour qui se lève, du temps qu'il fera... Ils entassent les mots, les banalités rassurantes. Une façon comme une autre d'exorciser l'angoisse latente que cause la forêt qui les environne. Le guetteur finit de vider la tasse de café brûlant que l'autre lui a apportée. Rolf voit la légère buée qui s'échappe de leurs bouches, il entend le clappement de langue satisfait. Ça doit être sacrément bon, un café chaud, après la peur de la nuit...

— A toi, murmure Ben.

Rolf se redresse à demi, un genou en terre et vise soigneusement. Il a le couteau bien en main.

Ben est déjà sur son objectif. Il y a une courte lutte. Celui de Rolf lâche sa tasse, commence à courir, bras écartés. Il n'a pas le temps de crier pour donner l'alarme. Le couteau de Rolf vient se planter dans sa gorge avec un sifflement sec. Rolf le regarde faire son dernier pas, tenter d'arracher le poignard et s'effondrer d'un bloc.

Il s'approche du cadavre, retire son arme, l'essuie soigneusement sur les vêtements du mort. Le sang coule par petits jets de la carotide ouverte, puis le cœur s'arrête de battre. Rolf se redresse.

Les hommes de Baldwin entourent le campe-

ment dans un silence absolu. Il n'y a plus de guetteur...

***

Baldwin fait un grand geste de la main.

C'est la curée.

Une explosion brutale de cris, de hurlements, de mort. Chaque tente est prise d'assaut par une meute en folie. On tue d'abord, le pillage viendra après...

Rolf a repris sa mitraillette. Il entre dans un des abris de fortune. Il y a un homme à moitié réveillé qui cherche désespérément une arme. Rolf le bloque d'un geste.

Le type le regarde un bref instant, soupire, lève les mains.

— Ça va, t'excite pas.

Il est mal rasé, puant. Rolf déteste ce genre de laisser-aller. Vivre en forêt ne signifie pas forcément être dégueulasse.

— J' te laisse la femme.

Il montre du pied un tas informe. C'est une femme effectivement.

— Laisse-moi me barrer, je te laisse tout.

Rolf hausse les épaules.

— Tu n'as déjà plus rien..., laisse-t-il tomber.

L'autre commence à paniquer. Rolf voit la

peur prendre possession du visage pour le décomposer peu à peu.

Marrant.

— Je peux être utile, je connais…

— Ta gueule, fait Rolf.

Le type se tait, secoué de frissons de trouille. Une odeur épouvantable se répand. Il a le sphincter qui vient de se relâcher…

— Fumier…

Il appuie d'une brève impulsion sur la détente. Un seul coup part. Ça fait un léger ploc…

Le type part à la renverse, un petit trou rouge au milieu du front. Ça fait un effet comique irrésistible…

La femme n'a pas bougé d'un millimètre.

— A poil, dit Rolf à mi-voix.

Elle obéit sans dire un mot. Ça fait longtemps qu'elle sait ce qui l'attend. Elle s'en fout.

— Tu me donneras un joint ?

Rolf lui balance une claque.

— Ta gueule !

Il est furieux. Encore une paumée…

Il aurait préféré qu'elle se défende, qu'elle crie… Elle se contente de frotter rapidement sa joue.

Puis, elle s'allonge, ouvre les cuisses. Elle a un

sexe béant, entouré de poils noirs et bouclés. Il détourne le regard, vaguement dégoûté.

— Salope ! gronde-t-il.

Il s'allonge sur elle, sort son sexe. Il tente de la pénétrer en force, n'y arrive pas.

Il sent alors les mains de la femme sur son membre. Elle le guide jusqu'à ce qu'il soit en elle. Il s'active pendant un bon moment, sans réel plaisir.

Elle doit sentir ses difficultés, se met en mouvement à son tour, croise ses jambes autour de son dos pour qu'il puisse mieux la pénétrer. Il continue son va-et-vient...

En vain.

Tout d'un coup, il sent le ventre de la femme se contracter par vagues successives. Il se relève brutalement.

Elle est secouée par un grand rire silencieux. Il sent la fureur monter en lui, en décharges brutales.

— Alors, chéri, on n'y arrive pas ? gouaille-t-elle.

Et comme il se tait :

— T'es impuissant ou pas ?

C'est un mot qu'il a déjà entendu dans la Cité. Avec d'autres partenaires. Un mot qu'il ne supporte pas.

Elle se rend compte qu'elle a été trop loin.

— Viens, je vais te faire des trucs, fait-elle.

Elle a une petite voix angoissée. Une toute petite voix...

— Je suis sûre que...

Elle n'a pas le temps de finir. Il est déjà sur elle, son couteau bien en main. Il a un voile rouge dans la tête. Il perd complètement le contrôle de ce qu'il fait. Avec juste le besoin féroce d'oublier le mot qui lui brûle le ventre et oblitère son cerveau.

Impuissant.

Alors, il tue, hache, découpe...

Le sang gicle de partout. Il en a plein le visage et les mains.

Puis il s'arrête enfin. Assommé. Les nerfs brisés.

— Ah merde !...

Ben vient de rentrer, il découvre le spectacle.

— Ben dis donc...

Il n'arrive pas à en dire plus, se détourne et sort pour vomir. Baldwin entre à son tour, regarde Rolf, hausse les épaules.

— Va te laver.

Rolf se lève sans répondre, passe devant le grand Noir. Ils se fixent un instant du regard. C'est Baldwin qui baisse le premier les yeux.

— Un jour..., gronde-t-il.

— Vous, je vais [illegible]

Elle a une petite voix angoissée. Une toute petite voix...

— Je suis sûre, que...

Elle n'a guère le temps de finir. Il [illegible] sur elle son couteau bien en main. Il a [illegible] rouge dans la tête. Il perd complètement le contrôle de ce qu'il fait. Avec juste le besoin féroce d'oublier le mot qui lui brûle le ventre et oblitère son cerveau.

Impuissant.

Alors, il tue, tranche, découpe.

Le sang gicle de partout. Il en a plein le visage et les mains.

Puis il s'arrête enfin. Accroupi, [illegible] brisés, [illegible]

— Ah merde !...

Ben vient de rentrer, il découvre le spectacle.

— Ben dis donc...

Il n'arrive pas à en dire plus, se détourne et sort pour vomir. Baldwin entre à son tour, regarde Rolf, hausse les épaules.

— Va te laver.

Rolf se lève sans répondre, passe devant le grand Noir. Ils se fixent un instant du regard. C'est Baldwin qui baisse le premier les yeux.

— Un jour..., grogne-t-il.

CHAPITRE VIII

Cela fait maintenant plusieurs mois que Rolf est dans la bande de Baldwin. Il est peu aimé, souvent même méprisé. Enfin pas ouvertement.

C'est qu'il est devenu un redoutable combattant, connaissant toutes les techniques pour tuer ou pour attaquer. Alors, on se méfie. Même Baldwin met des gants avec lui...

Il reste à l'écart. Même de Ben, qui pourtant continue à faire équipe avec lui. Pour une seule et bonne raison : c'est rentable, très rentable.

Rolf ne se contente pas d'être un tueur de grande classe. Il se contrefout des résultats du pillage, prenant juste ce qu'il faut pour refaire son stock de munitions et se sustenter. L'équipier ramasse donc presque deux parts.

Pour Ben, c'est une aubaine. Enfin, relativement. Parce qu'il a de plus en plus de mal à suivre Rolf, à supporter les massacres, les tortu-

res. Heureusement, il y a la poudre de l'Oubli... Il en fait une consommation de plus en plus importante. Au risque d'y perdre une bonne partie de ses réflexes. A la dernière attaque, il a failli se laisser surprendre.

Et Rolf n'aime pas ça du tout.

Toute la bande est chez Lilly, en train de fêter le récent pillage. Lorsque Ben revient à sa table avec sa ration de shoot, Rolf s'approche et lui fait sauter le sachet des mains.

— Tu en prends trop, fait-il.

Ben regarde la poudre éparpillée à ses pieds. Il tremble de tous ses membres.

— Regarde-toi, lance Rolf. Bientôt tu ne vaudras même plus Cathy Sniff. Elle, elle peut encore vendre son cul...

La respiration de Ben s'accélère. Il a envie de tuer, de déchirer le visage trop lisse, la tenue trop propre de son équipier.

Seulement, il n'ose pas. Il sait que Rolf est plus rapide. Et puis, il est en manque et ses mains tremblent. Il lui faut de la drogue, tout de suite, sans attendre.

Il sait ce qu'est l'horrible souffrance du manque, l'explosion de douleur dans sa tête. Il serre les poings à s'en faire rentrer les ongles dans la peau.

— Ce matin, tu as failli nous mettre dans la

merde. Ça suffit comme ça. Je n'ai pas envie de me faire avoir à cause de toi.

Les éclairs cisaillent le crâne de Ben.

— Fumier, murmure-t-il.

Il se penche par terre, essaye désespérément de regrouper la poudre en un petit tas. En prend sur son doigt, le lèche avidement.

— J'ai dit assez.

Rolf lui écrase le visage contre le plancher. Alors les nerfs de Ben lâchent. Il crie, gémit, pleure.

— Ta gueule ! jette Rolf en lui balançant un coup de botte en plein visage.

Ça fait un craquement mou, puis Ben s'écroule, sonné pour le compte. Personne n'a bougé. Baldwin non plus. Mais sa peau est devenue presque grise de colère contenue. Rolf va chercher un seau d'eau, le vide sur le corps de son équipier.

Ben s'ébroue avec difficulté.

— Dégage, maintenant, ordonne Rolf.

Ben se relève, lui fait face. Il y a une lueur de meurtre dans ses yeux. De peur aussi. Et c'est finalement celle-là qui gagne...

Il s'éloigne à grands pas vers la sortie.

— Prends ça...

C'est une ration de poudre que Baldwin lui tend. Ben s'en saisit fébrilement.

— Mais Rolf a raison. Tu devrais en prendre moins.

— Je le crèverai, cette salope...

— T'es pas en état, pour le moment, constate Baldwin. Et puis, je n'aime pas cela entre mes hommes.

Rolf s'est levé à son tour. Il se dresse maintenant devant le grand Noir. Le moment est venu. Ça chauffait depuis un moment. Baldwin, c'est autre chose que Ben. Mais Rolf a sa chance. Depuis le temps qu'il s'entraîne pour cela...

— Qu'est-ce que tu veux ?

Rolf hausse les épaules.

— Tu le sais.

Baldwin ne répond rien. Il regarde Rolf avec mépris. Il n'a pas peur. Simplement du dégoût.

— Prends tes affaires et casse-toi.

Rolf fait un geste vers la gorge de Baldwin. Il n'a pas le temps d'aller plus loin, les gardes du corps le braquent.

— Tu as la trouille ?

Baldwin crache par terre de dédain.

— Tu sais bien que non.

— Alors ?

— Je me bats avec des gens que je respecte. Pas avec toi.

Il se racle la gorge.

— Maintenant gicle, et ne remets plus tes

pieds dans les miens. Je pourrais être moins gentil.

Rolf ricane.

— Un jour, je te crèverai...

— Chacun sa chance, camarade ! Demain il fera jour...

Il reste calme, Baldwin, pas client aux insultes... Difficile de lui faire perdre son contrôle.

— On se reverra...

— C'est ça, sourit le grand Noir.

Il tire sur ses cheveux crépus.

— En enfer, camarade...

*
* *

Rolf est seul maintenant.

Au début, il en a été plutôt satisfait. Etre solitaire ne lui déplaisait pas. Seulement, il y a un os : un solitaire n'a que peu de chance de survivre longtemps.

En forêt, un solitaire est à la merci de son sommeil... D'un groupe qu'il n'a pas su éviter. D'une surprise quelconque. Un pied foulé devient une catastrophe, une simple blessure, un drame.

Impossible non plus de mener des attaques d'envergure. Il ne lui reste que des solitaires comme lui, ou de petits groupes. A peine de

quoi continuer. D'autant que cette vieille salope de Lilly a augmenté salement ses prix.

Chaque nouveau meurtre lui rapporte à peine quelques cartouches. Heureusement qu'il est frugal.

Seulement, il ne se fait pas d'illusion. A ce rythme, il va descendre peu à peu. S'affaiblir aussi, à force de dormir le strict minimum et dans des conditions difficiles...

— Et merde, murmure-t-il.

Il a pris l'habitude de se parler à mi-voix, comme ça, histoire de lutter contre la solitude.

— Faut y aller.

En bas, il y a un petit campement qu'il guette depuis le matin. Deux ou trois hommes, plutôt le bas de l'échelle. Il ne récoltera que quelques hardes. Une misère...

Rolf soupire. Enfin...

Il descend sans bruit. Sans trop de précautions non plus. Il n'y a même pas de garde. Vraiment des minables.

Quelques rafales et le tour est joué.

Il entre dans l'une des deux tentes, essaye de récupérer ce qu'il peut. Pas grand-chose, comme il l'avait prévu. A peine de quoi rembourser la dépense en cartouches...

Il se restaure légèrement pendant que la nuit

commence à tomber. Puis décide de s'en aller en emportant ce qu'il a réussi à dégoter.

— Ne me laisse pas...

Une voix qui vient de l'intérieur du bois. Une voix de femme. Rolf hésite un moment ; une femme, c'est plutôt encombrant.

— Ou alors flingue-moi.

Rolf sourit. Il se dirige vers le sous-bois.

— Par ici.

Il tombe bientôt devant un curieux spectacle : une femme nue attachée à un arbre. Enfin, une femme... c'est beaucoup dire. Une adolescente sans poitrine.

— Délivre-moi, que j'aille couper les couilles de ces fumiers ! Ils m'ont violée !

Rolf rigole franchement.

— C'est plutôt l'habitude avec les femmes, non ?

Elle crache comme un chat en colère.

— Je ne suis pas une de ces connasses de femelles !

— Ah bon ? s'étonne Rolf. Alors qui es-tu exactement ?

— Un solitaire comme toi !

Marrant.

— Comment tu t'es fait piquer ?

— Je me suis pas fait piquer par ces minables. Ils étaient bien trop cons pour m'avoir.

— Alors comment ?

— Je me suis cassé la gueule en dormant, juste à leurs pieds.

Rolf se tait. Lui aussi dort dans les arbres. La seule façon de s'en sortir pour un solitaire.

— Tu vas me violer aussi ?

Il secoue la tête.

— Non.

— Alors qu'est-ce que tu attends pour me délivrer...

Et devant son silence :

— Finis-moi, implore-t-elle. Au couteau, si tu ne veux pas perdre une cartouche...

Il continue à se taire.

— C'est un service que même un solitaire ne refuse pas à un autre.

Elle a raison, il le sait.

— Je pensais à un truc, fait-il enfin.

— Quoi ?

— Tu sais te battre ?

La réponse claque.

— Coupe mes cordes, tu verras. Même à mains nues, je te fais la peau. T'as la trouille ?

Il sourit, la détache, jette ses armes au loin, lui fait face, garde levée. Elle ne perd pas de temps à s'habiller. Juste quelques petits assouplissements pour refaire circuler le sang.

Puis elle se jette sur lui. Sans cadeau.

La bagarre dure un long moment. Rolf a de la peine à la maîtriser. Une vraie furie.

Une furie qui sait se battre.

Tellement, qu'il manque se faire avoir par les coups vicieux de la donzelle. Enfin, il arrive à la sécher d'une manchette imparable, reprend son souffle.

Quand elle reprend ses esprits, il est à bonne distance.

— Habille-toi, ordonne-t-il en montrant le paquet de vêtements qu'il a posé à côté d'elle.

Elle obéit rapidement.

— Et maintenant ?

Il la regarde, la soupèse une dernière fois.

— Ça te dirait de faire équipe ?

— Avec toi ?

Il acquiesce de la tête.

— Pourquoi ?

— On pourra dormir normalement. C'est déjà pas mal, non ?

— Part égale sur les prises ?

— Non.

— Pourquoi ?

— C'est moi le patron.

Elle le regarde à son tour.

— Je ne veux pas coucher avec toi, ni avec aucun homme.

Il sourit, hoche la tête.

— Le cul, c'est pas mon truc...

— Ah ?

Elle laisse passer un long silence.

— Comment je peux en être sûre ?

— Je ne t'ai pas violée, rappelle-t-il.

— Exact.

De nouveau le silence s'installe.

— Je pourrai faire ce que je veux des prisonniers ?

— Tu pourras.

— Alors comme ça, ça va.

Il lui balance un de ses couteaux, montre les tentes :

— Les types sont morts.

— Je m'en doute.

Elle prend le couteau, se dirige vers les cadavres, tranche les sexes.

— Comme ça, ça va mieux.

Il sourit sans répondre, s'allonge, la tête sur son sac à dos.

— Tu prends la première garde...

CHAPITRE IX

C'est le froid de l'acier qui le réveille.

— Alors, bien dormi ?

Il ouvre les yeux. La femme appuie le couteau sur sa gorge, les yeux rieurs. Il se tait.

— Ça te dirait de faire équipe avec moi ?

Elle se fout carrément de lui.

— Seulement, je serai le patron, vu ?

Il continue à se taire.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— Rien.

La réponse a claqué sèchement.

— Je vais être obligé de te saigner…

Il dédaigne de répondre. Claquer maintenant ou plus tard… La différence ? Un risque à courir.

Elle lève son bras et plonge le couteau brutalement à un centimètre de son cou. Il a gardé les yeux ouverts.

Elle se relève en riant.
— Ça va, t'as les nerfs solides !
— Alors ?
— Alors, je marche avec toi.
Il rit à son tour, s'ébroue.
— J'ai dormi longtemps ?
— Toute la nuit. T'avais du retard à combler, hein ?
— Plutôt, oui, reconnaît-il.
Il passe les mains sur son visage, frotte ses yeux.
— Merde ! Ça fait drôlement du bien...
Il se lève, va la rejoindre près du feu de bois qu'elle a allumé. Sur le foyer, une cafetière chante.
— Une tasse ? propose-t-elle.
Il acquiesce de la tête. Il se sent bien, rudement bien. Le parfum du petit matin, celui du café. Ça marche...
— Tu veux dormir aussi ?
Elle secoue la tête.
— Ça va, j'ai encore de la réserve.
Il sirote doucement la boisson brûlante.
— Longtemps que tu es solitaire ?
— Depuis toujours.
— Ah ?
Elle a un drôle de sourire.
— Les mecs, je les fais fuir. Pas une bande

qui veuille de moi. Une nana qui se bat, ça leur file la trouille.

Il l'observe avec attention. Ses cheveux coupés ras, son absence totale de poitrine, son visage aigu...

— T'as de la résistance ?

Son sourire découvre une rangée de dents blanches et effilées.

— Tu parles ! Si j'ai survécu, il y a bien une raison, non ?

— A deux, ce sera plus facile, maintenant.

Elle hoche la tête. Il remarque qu'elle ne lui pose aucune question en retour. Peut-être qu'elle n'en a pas besoin, que ce qu'elle comprend lui suffit...

— J'étais avec Baldwin, avant...

Il ne sait pas pourquoi il a dit cela.

— Je connais, fait-elle simplement.

Un long silence s'établit.

— Je m'appelle Rolf, dit-il enfin.

— Moi, c'est Domi.

De nouveau, ils se taisent.

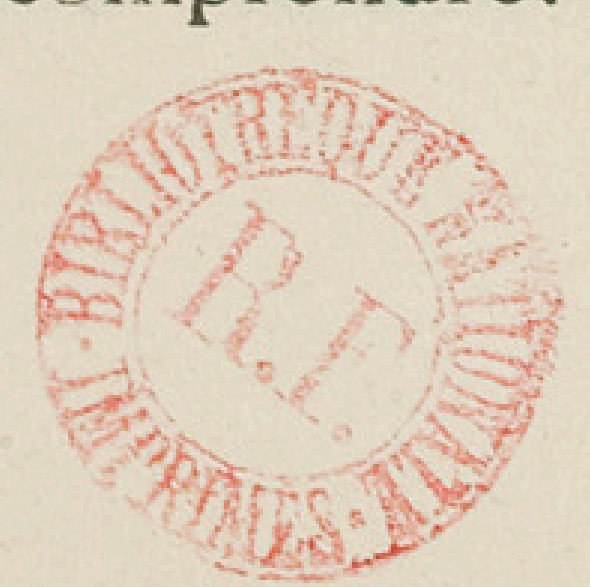
Tout d'un coup, elle se redresse, jette un regard circulaire.

— Vite ! jette-t-elle.

Il se dresse à son tour, prend ses armes.

— Prend du bois enflammé.

Il obéit sans comprendre.



— Regarde.

Elle lui montre un point précis.

— Ce n'est qu'un chat, constate-t-il.

— Juste le premier.

Elle a raison. Il y a une troupe qui déboule maintenant, une bonne trentaine de bêtes, le poil hérissé.

— File-moi ton revolver, il faut faire vite. Ils vont attaquer tous en même temps.

Il obéit d'un geste rapide. Le revolver en main, elle dispose une série de brandons enflammés en demi-cercle. Il la rejoint au centre.

— Maintenant, fait-elle.

Les chats ne sont plus qu'à une vingtaine de mètres. Rolf tire à longues rafales, arrosant la troupe aussi vite que possible. Domi s'est collée contre lui. Elle tire aussi, en ajustant bien ses coups. Rolf a le temps de voir plusieurs corps bouler sous l'impact de leurs balles.

Les survivants continuent à avancer inexorablement. Ils arrivent maintenant à proximité des flammes.

Calmement, Rolf et Domi continuent à tirer.

Il n'en reste plus qu'une dizaine qui paraissent hésiter. Encore une rafale et ils s'enfuient en miaulant de peur. Sauf un gros chat roux, le chef probablement.

Il saute à travers le feu, s'enflamme au

passage, s'agrippe au visage de Rolf. Mais Domi le prend déjà à la gorge et l'étrangle proprement. Rolf essuie le sang qui coule de ses joues labourées. Rien de grave, mais c'était juste.

— Ça va ? s'inquiète Domi.

— Ça ira. (Un temps, puis :) C'est la première fois que je tombe sur ces saloperies de bêtes.

— Ils s'attaquent uniquement aux solitaires ou aux petites troupes. C'est des chats redevenus sauvages.

— Avec tout ça, on a perdu pas mal de munitions, grogne Rolf.

— Sûr.

— Tu te fournis où ? demande-t-il.

— Chez Lilly.

Il hoche la tête.

— Moi aussi.

— L'emmerdant avec elle, c'est qu'elle double les prix avec les solitaires. Va falloir se mettre en chasse fissa pour remonter ton stock.

Elle montre les quelques hardes que Rolf avait récupérées.

— C'est pas avec ça qu'on ira loin.

— On est deux maintenant.

— C'est pas ce qui fera changer les prix de Lilly.

Il tape du pied sur une pierre.

— Je crois bien que si...

***

Rolf jette un coup d'œil sur la salle. Domi est à une table près de l'entrée. Tout va bien. A côté d'elle, à une table voisine, il y a Ben.

Marrant.

Qu'est-ce qu'il fout ici, celui-là ?

Ben l'a vu aussi. Il se lève et vient à sa rencontre. Il est encore plus maigre que quand Rolf et lui faisaient équipe. La drogue bien sûr.

— Salut.

Rolf grogne sans répondre.

— Toujours solitaire ?

— Toujours. Et toi ?

Ben soupire.

— Baldwin m'a viré à causé du shoot.

— Il est où ?

— Parti vers le Sud avec tous ses gars.

C'est plutôt une bonne nouvelle. Rolf ne tient pas particulièrement à le rencontrer en ce moment.

— Et si on se remettait ensemble ?

Rolf hausse les épaules.

— Tu t'es regardé ?

— Je sais encore tirer.

— On verra plus tard. Maintenant tire-toi, j'ai affaire.

Ben regagne sa table sans rien dire. Rolf attend.

Enfin Lilly lui fait un signe de la main. Il se lève et va vers la grosse maquerelle.

— Une dizaine de cartouches pour le tout.

Elle a une voix grinçante et désagréable.

— Non.

Elle le regarde avec une surprise amusée.

— Alors tu gardes le tout.

— Non.

Elle comprend vite, la vieille pute. Elle ne dit rien, continue à regarder Rolf avec un mépris évident.

— Qu'est-ce que tu veux exactement ?

— Le contrôle sur ton bouclar.

Elle émet un léger sifflement.

— Tu te mouches pas du coude ! Et pourquoi ?

— C'est le seul moyen de se constituer une bande valable.

Elle bouge le tas de graisse qui lui sert de tête. Ça fait trembler les anneaux de peau de son cou. Un peu comme de la gelée... C'est parfaitement dégueulasse.

— T'es pas si con que t'en as l'air...

Elle fait un geste de la main.

— Maintenant assez ri.

Rolf bloque sa main qui tente de lui échapper pour saisir un revolver.

— Regarde derrière toi.

Rolf se retourne. Les trois videurs se sont mis en route. Il sourit et rapidement sort son couteau de sa gaine, le pointe sur le cou de Lilly.

— Et après ? fait-elle. Tu n'arriveras pas à sortir. C'est toujours la même chose avec les solitaires. Un jour ou l'autre ils essayent tous de m'avoir en oubliant qu'ils sont seuls.

Rolf ne répond rien. Il enfonce simplement la pointe du poignard, coupe la carotide de la vieille pute. C'est mou et visqueux.

Les trois malfrats se rapprochent maintenant dangereusement.

— Stop !

C'est Domi qui vient de rentrer dans la danse. Les trois armoires à glace n'ont pas le temps de se retourner. Ils s'effondrent les uns après les autres, un joli poignard enfoncé à la base de leurs épaisses nuques de brutes.

Lancer le poignard, c'est son truc à Domi. D'abord c'est silencieux et puis qui se méfie d'une adolescente mal poussée ? En plus, il n'y a pas besoin de munitions. Il suffit de récupérer les redoutables armes de jet. C'est ce qu'elle est en train de faire...

Rolf monte sur une table.

— Quelqu'un n'est pas d'accord avec ce qui vient de se passer ?

Il y a un grand silence dans la salle.

— Bon, si tout le monde est d'accord... (Personne ne bouge.) Alors, c'est moi le nouveau patron. J'offre une tournée générale pour fêter ça.

Le brouhaha recommence peu à peu. Ivrognes, drogués, putes, acheteurs...

Comme s'il ne s'était rien passé...

CHAPITRE X

Les derniers clients sont partis, les putes dorment sur leurs bat-flanc. La salle est pratiquement vide. Ben s'approche de la table où Rolf et Domi devisent calmement.

— C'est encore moi, fait-il.

— Je t'écoute.

Ben s'assied confortablement.

— Tu sais que Baldwin protégeait Lilly ?

— Et alors ?

— Quand il reviendra, c'est à lui que tu auras affaire.

Ben ricane.

— Ce sera moins facile qu'avec Lilly.

— Probablement, reconnaît Rolf.

— Et puis, il y a les fournisseurs. Ça m'étonnerait qu'ils veuillent travailler avec toi.

— Après ?

— Sans munitions et sans alcool, le magasin ne sert à rien.

Domi intervient :

— Si les fournisseurs travaillaient avec Lilly, c'était pas pour ses beaux yeux, non ?

— Exact, reconnaît Ben.

— Alors, je ne vois pas pourquoi ils ne continueraient pas avec Rolf et moi. L'important pour eux, c'est de fourguer leur came. Rien de plus, rien de moins.

— Comment ça se passe avec eux ? s'enquiert Rolf. Est-ce que tu sais qui sont les gars qui fournissent les munitions ?

Ben secoue la tête.

— Non. Lilly ne me faisait pas de confidences...

— Et Baldwin ?

— Pas son genre non plus...

Un long silence s'établit.

— On verra, laisse tomber Rolf.

Puis se tournant vers Ben :

— Va me chercher Cathy Sniff et reviens avec.

Ben obéit rapidement. Domi ne pose pas de question. C'est ce qu'il y a de bien avec elle.

— Voilà...

Ben est revenu en compagnie de Cathy Sniff.

Elle est à moitié réveillée, jette un regard apeuré à Rolf et à sa compagne.

— Amenez-vous tous les deux.

Ils s'asseyent devant lui.

— Voilà, j'ai besoin de gens pour reprendre le job de Lilly. Toi, Cathy, tu t'occuperas des filles. Et toi du magasin et du bar. Recrute deux ou trois videurs un peu moins branques que ceux de Lilly.

— Merci, m'sieur, fait Cathy.

— Et toi, Ben ?

Il a l'air méfiant.

— Pourquoi me ferais-tu confiance ?

Rolf se marre.

— Je ne te fais pas confiance.

— Alors ?

Rolf montre Domi.

— Elle s'occupera de la poudre. Si vous êtes sages, ça ira. Sinon, plus de poudre ni de joint... C'est la seule chose qu'un camé puisse vraiment comprendre...

Domi rigole à son tour.

— Tu peux compter sur moi. J'ai jamais pu blairer les minables qui se shootent. Alors, tu vois...

— Pas plus de deux sachets par jour, poursuit Rolf, je n'ai pas envie que vous soyez complètement schlass toute la journée.

— J'en suis déjà à quatre, geint Ben.

Rolf le toise avec mépris.

— Tu lui donneras sa dose, dit-il à Domi. Puis tu réduiras régulièrement pour en arriver à deux.

— D'accord.

— Merci, lâche Ben, à mi-voix.

— Ta gueule, gronde Rolf. Je ne veux pas de tes remerciements. Je veux un boulot efficace. C'est clair ?

Cathy et Ben acquiescent sans répondre.

— Maintenant, tirez-vous. Vous avez du pain sur la planche.

Ils obéissent en silence. Domi se lève, va vers la porte, l'ouvre et s'étire au premier rayon du soleil levant.

— Tu viens ? lance-t-elle.

Rolf la rejoint.

— On se fait une petite balade ?

— Avec plaisir.

Ils marchent côte à côte en silence, dans le petit frais du matin. C'est calme, reposant.

— Tu pensais à quoi à propos des fournisseurs ? demande Domi en posant ses fesses sur un tronc d'arbre.

— Je sais pas vraiment...

Il s'assied à ses pieds.

— Juste quelques questions. D'où viennent

les munitions ? Qui alimente régulièrement les gens de la forêt ? Et pourquoi ?

Domi émet un léger sifflement.

— Intéressant...

— L'ennui, c'est que je ne connais pas les réponses.

— Laisse venir.

Il se relève sans répondre.

— Le plus important, c'est Baldwin, soupire-t-il. Le reste, on s'en occupera après.

Elle s'est levée à son tour.

— Il faudrait du monde pour son retour.

Il fait quelques pas sans lui répondre.

— Remarque, poursuit-elle, on a un peu de temps. D'habitude, il ne revient qu'au début du printemps.

— Je sais.

Elle le rejoint en allongeant le pas.

— Tu penses à quoi ? demande-t-elle.

— Aux solitaires. Ce sont les meilleurs combattants.

Elle se marre un bon coup.

— Qu'est-ce qui est drôle ? s'informe-t-il.

— Rien, je pensais juste la même chose. Marrant, non ?

Il reste sérieux.

— Le problème, c'est de les recruter. Difficile d'avoir leur accord.

Il marque un temps :

— Je compte les tenir par l'approvisionnement. C'est pour ça qu'il fallait débarquer Lilly.

Elle approuve de la tête.

— Ça devrait pouvoir marcher.

— Ça marchera.

Ils rentrent dans la baraque.

— Je boirai bien un café, jette Rolf.

— Moi aussi, approuve Domi. Je vais nous en faire un.

Il la retient par le bras.

— Laisse. C'est pas ton boulot, il y a des filles maintenant pour le faire. Je n'aime pas que tu le fasses.

Elle a un drôle de sourire.

— Et c'est quoi, mon boulot ?

La question le trouble un peu.

— D'être avec moi...

— Associée, en somme ?

Il sourit à son tour, relâche sa pression.

— Il y a un peu de ça...

— Tu as confiance en moi ?

— Oui.

Marrant, d'ailleurs, la confiance. Ça va, ça vient... Pourtant avec Domi, ce n'est pas exactement pareil. Difficile à définir.

— Toi et moi, c'est pareil, arrive-t-il à dire.

— Pourquoi ?

Mais elle connaît déjà la réponse.

— Nous ne sommes pas comme les autres...

***

L'hiver tire à sa fin. Rolf a réussi en partie ce qu'il voulait faire : il a regroupé une vingtaine de solitaires. Vivres, femmes, munitions fournies. Ils ont marché jusqu'à présent. De temps en temps de la gnôle ; juste ce qu'il faut pour prendre une cuite sans se gâter la main.

Au début, ça a été facile. Plus qu'il ne le croyait en tout cas. Même l'entraînement draconien qu'il leur a imposé a été accepté sans trop de problèmes. Ils ont ratissé une bonne partie de la région. De quoi s'amuser dingue.

Ça n'a eu qu'un temps.

Parce que les fournisseurs ne se sont pas manifestés...

Le stock de Lilly a beau avoir été important, il n'en reste pas grand-chose. Deux types se sont déjà fait la malle sans prévenir. Il faut réagir vite. Eviter une hémorragie avant l'arrivée de Baldwin. Ce qui est maintenant une question de jours...

Ils sont tous là devant lui, Domi est à ses côtés, comme d'habitude. Il faut leur parler.

— Deux d'entre vous se sont barrés, pourquoi ?

Dans un premier temps, personne ne répond. Puis, c'est un brouhaha soudain. Des tas de questions fusent.

— Combien de temps on va rester sans se battre ?

— Pourquoi faut-il se rationner en munitions ?

Et l'inévitable :

— Depuis que Lilly a été descendue, on ne voit rien de neuf. Est-ce que les fournisseurs sont revenus ?

Rolf lève la main pour obtenir le silence.

— Je les ai vus.

— Et alors ?

— Ils ont promis de reprendre rapidement les livraisons.

— Pourquoi s'étaient-ils arrêtés ?

— Ils ont eu des problèmes. Mais c'est fini maintenant.

— Dans combien de temps ils reviendront ?

Rolf fait semblant d'hésiter.

— Une dizaine de jours au maximum.

Ce sera toujours ça de gagné...

— Et si Baldwin revient avant ?

Rolf hausse les épaules.

— Il reste assez de cartouches pour lui faire la peau.

C'est maintenant qu'il doit reprendre les choses en main.

— Bon, c'est fini pour les questions. Je veux simplement vous prévenir : ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi. Je ferai personnellement la peau à ceux qui me lâcheront. C'est une promesse.

Il marque un temps.

— Et je laisserai Domi les finir...

Un frisson d'angoisse passe sur les types. Ils ont déjà vu Domi à l'ouvrage au cours de leurs razzias. De quoi filer la trouille aux plus courageux. Elle sait faire crever comme il faut, doucement, longuement...

Jusqu'à ce que le gars supplie qu'on l'achève.

Il avait raison, Rolf : elle et lui c'est pareil.

Des dingues.

Mais des dingues dangereux. Alors les gars ferment leurs gueules. Il vaut mieux attendre encore quelques jours...

Ça, au moins, c'est sans grand risque.

— Il [illegible] poteau faire la peau.

C'est justement ce qu'il doit reprendre [illegible] ses camarades.

— Bon, c'est fini pour les questions. [illegible] gentiment vous préviens : ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi. Je ferai personnellement la peau à ceux qui me lâcheront. C'est une promesse.

Il marque un temps.

— Et je la tiendrai. [illegible]

Un frisson d'angoisse passe sur les figures. Ils ont déjà vu Déesse à l'ouvrage au cours de leurs razzias. Elle dont filer la trouille aux plus courageux. Elle sait faire [illegible] comme il faut, doucement, longuement.

Jusqu'à ce que le gars s'oublie [illegible]

Il avait raison, Ruff : elle et lui c'est pareil.

Des dingues.

Mais des dingues dangereux. Alors les gars ferment leurs gueules. Il vaut mieux attendre encore quelques jours...

Ça, au moins, c'est sans grand risque.

CHAPITRE XI

Domi entre en courant dans la chambre de Rolf, le secoue pour le réveiller rapidement :

— Dépêche-toi !

Il s'ébroue, ouvre les yeux.

— Il y a quelque chose qui cloche ?

— Baldwin.

Il se relève d'un coup.

— Il arrive ?

Elle acquiesce de la tête.

— Sa troupe est à quelques heures de marche.

Il s'assied à moitié sur son bat-flanc, pousse un hurlement de loup. Baldwin, enfin... Il commençait à désespérer...

— On dirait que c'est une bonne nouvelle.

— La meilleure !

Puis il s'habille sans perdre une minute.

— Les hommes ?

— Ils attendent tous dehors.

— J'arrive.

Dehors, se lève un nouveau jour. Un jour qui ne sera pas comme les autres. Une échéance pas ordinaire...

Rolf n'a pas peur.

Il en a vu d'autres depuis qu'il a quitté la Civilisation. Cèla ne lui déplaît pas de remettre tout en cause, de risquer sa vie. C'est bien ce qu'il cherchait en venant dans la forêt...

Alors...

Il donne rapidement ses ordres. Ça fait longtemps qu'il a essayé de tout prévoir pour ce fameux retour. Prendre des risques ne l'empêche pas de mettre toutes les chances de son côté.

Il sent une sourde excitation le gagner.

Baldwin...

Un adversaire à sa taille. Pas un de ces nombreux minables dont la mort a parsemé son séjour dans la forêt.

Il s'installe en lisière, à côté du chemin. Domi vient le rejoindre comme elle en a pris l'habitude dans les combats. Ils se gardent ainsi mutuellement et cela décuple leur efficacité.

Un de ses hommes approche.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Rolf.

— Baldwin t'envoie un type pour parler.

— Fouille-le avant de me l'amener.

— D'accord.

Quelques instants plus tard, le messager lui est présenté.

— Dis ce que tu as à dire, commande Rolf, mais fais vite. Je n'ai pas de temps à perdre en frivolités mondaines.

— C'est Baldwin qui m'envoie.

Rolf a un geste agacé.

— Je sais.

— Il veut savoir quelles sont tes intentions. Il a appris que tu avais liquidé Lilly et il n'est pas content.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Rolf éclate de rire.

— Mon intention est de lui trouer la peau.

Puis il fait signe à Domi :

— Liquide-moi cet ahuri.

Elle l'emmène rapidement à l'écart et l'exécute.

— Quand même..., grogne le type qui l'a amené.

— Quoi ? fait Rolf sèchement.

— Ben... c'était un messager, non ?

— Et après ?

— On tue pas un messager.

— C'était aussi un homme de Baldwin. Autant de gagné.

— C'est pas correct, s'obstine le type.

Rolf ricane.

— Non, c'est pas correct. Les sous-bois sont pleins de cadavres de types corrects. Moi, je veux gagner.

L'autre reste immobile.

— Si tu tiens à être gentil, correct et tout, tu peux retourner dans les Cités. Les Psychos te feront bon accueil...

L'homme ne répond pas.

— Maintenant assez parlé, regagne ton poste.

***

La bataille fait rage depuis plusieurs heures. Il y a des morts des deux côtés. Baldwin a continué sa progression. Il arrive maintenant à proximité de la clairière.

Jusqu'ici, rien de décisif, la troupe de Rolf a bien résisté malgré son infériorité manifeste en nombre. Mais l'entraînement paye, c'est une évidence réconfortante.

L'ennui, c'est que les munitions commencent à manquer. Enfin, du côté de Rolf. Parce que chez Baldwin, ils n'ont pas l'air d'avoir besoin de faire des économies.

— Si on continue à ce rythme, murmure

Domi, on va être obligé de les finir aux couteaux.

— Il faudrait avoir Baldwin, fait Rolf.

— Pas facile, il est toujours entouré de sa garde.

Ils le voient en effet s'avancer à l'intérieur d'une sorte de quadrilatère de protection. Ils l'entendent aussi. Le géant Noir pousse des gueulantes pour encourager sa troupe.

— Viens ici, Baldwin ! hurle Rolf. Viens ici que je te crève !

Le grand Noir relève la tête, l'aperçoit.

— Enfoiré, gueule-t-il, c'est moi qui vais te mettre les tripes à l'air ! Attends un peu.

— T'as toujours les jetons de te battre seul à seul avec moi ?

L'autre hausse les épaules, arrête ses hommes d'un geste.

— C'est une proposition ?

— C'en est une !

Les tirs se sont suspendus, des deux côtés les hommes regardent leurs chefs s'invectiver.

— Monte, gueule Rolf ; monte voir un peu.

— Non, je ne suis pas idiot.

— Alors où tu voudras.

Baldwin réfléchit rapidement.

— Et si tu venais vers moi... ?

Rolf se marre.

— Tu me prends pour qui ?

— Alors, retrouvons-nous au milieu.

— Avec seulement un garde du corps chacun ?

Baldwin hésite, essaie de voir s'il y a un piège.

— D'accord, fait-il enfin, juste avec des lames.

— Ça marche, accepte Rolf.

Il se retourne vers ses hommes.

— Vous restez là. S'il y a un os, vous tirez et chacun pour soi.

Ils se répartissent en demi-cercle, les armes à la main.

— Domi, tu viens avec moi.

Elle se coule à ses côtés.

— T'as aucune chance contre lui. Surtout avec des lames.

— Pourquoi ?

— Il est ambidextre.

— Je sais , fait Rolf.

Elle se tait un moment pendant qu'ils descendent vers le point de rencontre.

— A deux contre deux, c'est déjà plus équilibré, non ? lui murmure Rolf.

Un demi-sourire glisse rapidement sur son visage. Elle a compris, pas de problème.

Ils s'observent face à face.

— Tu acceptes de te battre avec moi, maintenant ? fait Rolf.

Baldwin le toise avec mépris.

— Pour Lilly, je pouvais passer l'éponge. Mais tu viens de flinguer un de mes gars...

— Le messager ?

— Celui-là, oui. Rien que pour ça, je tiens à te crever moi-même.

Il a toujours la même voix profonde et chaude.

— Et celle-là, qu'est-ce qu'elle fout ici ?

Baldwin montre Domi.

— C'est mon garde du corps.

Le grand Noir éclate de rire.

— Tu fais du tricot avec elle ?

Rolf se tait. A quoi bon répondre ? Domi aussi n'a rien dit. Simplement une lueur de meurtre dans le regard...

— Quand tu voudras...

Baldwin s'est mis en position, jambes écartées, corps à demi courbé. Il a une lame dans chaque main.

Rolf prend deux lames à son tour et se met en piste. Ils se regardent, s'épient un long moment sans bouger. Puis Rolf se décide le premier.

Il ne peut compter que sur sa vitesse. Ils font deux ou trois passes très rapides, sans résultat. Rolf a juste égratigné le bras de Baldwin. C'est

un avantage plus apparent que réel. Il sait qu'il ne fait pas le poids sur longue distance et la garde de l'autre est impénétrable. Il jette un regard à Domi. Elle a commencé à s'éloigner peu à peu, sans que le garde de Baldwin n'en prenne conscience. Il faut continuer.

Alors Rolf rentre dans le jeu. C'est une danse étrange et cruelle où chaque pas peut être le dernier. Peu à peu, les assauts de Baldwin se font plus rudes, plus efficaces.

Rolf est touché à plusieurs reprises. Baldwin le sent et commence à entamer la phase finale.

Domi est maintenant complètement à l'écart. Le type de Baldwin est trop intéressé par le combat pour s'en être aperçu.

C'est le moment. Rolf est conscient qu'il ne va bientôt plus pouvoir repousser son adversaire. Il pousse un long hurlement, part en roulé-boulé, passe juste à côté du Noir.

Domi s'est levée en entendant le cri. Ses deux poignards ont été se ficher dans la gorge de Baldwin et dans celle de son garde. Les deux hommes se sont effondrés pour le compte.

Il y a un temps de surprise et de flottement dans le camp de Baldwin.

Domi et Rolf ont pratiquement regagné leurs positions avant que les tirs ne reprennent.

Le reste est beaucoup plus rapide. Privé de

Baldwin, le groupe adverse se défait rapidement, chacun tentant sa propre chance. Seuls quelques-uns s'échappent...

Mais déjà Rolf se désintéresse de la chasse finale.

— Viens, fait-il à Domi.

Ils redescendent à l'endroit où se trouve le corps de Baldwin. Le géant Noir a réussi à enlever le poignard de sa gorge et essaye d'enrayer le flot de sang qui s'en échappe. C'est un combat perdu d'avance.

Rolf et Domi s'asseyent à proximité pour le regarder mourir.

— Tu ne l'as pas raté, dit juste Rolf.

C'est une sorte de remerciement, elle ne s'y trompe pas.

Baldwin essaye de se redresser dans un dernier effort. Sa main abandonne sa gorge. Il semble se tendre vers Rolf. Ses lèvres bougent pour tenter de dire quelque chose.

Rolf se penche pour l'entendre.

— Pauvre... con...

Le dernier adieu de Baldwin.

CHAPITRE XII

La fête bat son plein à l'intérieur de la baraque. La plupart des hommes sont ivres morts ou camés. Pour une fois, Rolf a laissé faire sans rien dire. Il sera toujours temps de les reprendre en main dans les jours qui viennent.

Maintenant, ce sera facile. Il sait que bien des hommes voudront désormais se joindre à son groupe et pour les encadrer, il a sa petite idée...

Il ne va pas en rester là, se contenter simplement de remplacer Baldwin. Etre un petit potentat au pied d'argile, ce n'est pas sa pointure. Il lui faut plus et mieux.

Au loin, il entend des hurlements de bêtes folles. Domi est en train de se distraire avec deux ou trois prisonniers irrécupérables parce que trop blessés.

Une sacrée équipière, Domi.

Les cris ne la gênent pas. Elle ne les entend

même pas, à force d'indifférence. Parfois, il se demande d'où lui vient ce mépris de la souffrance, de la vie humaine.

Il ne sait pas.

Peut-être un chromosome en plus ou une case en moins. Qu'est-ce que ça peut faire ? Il y a la vie, sa vie. Et c'est tout. Les autres peuvent crever, ce n'est pas son problème. Il y trouverait même du plaisir.

Les cris se sont arrêtés. Seule une plainte longue et poignante déchire la nuit. Domi est en train de finir le travail. Puis elle rentrera, les yeux brillants, les nerfs brisés. Ils iront alors s'étendre l'un contre l'autre pour un sommeil difficile.

Domi a des cauchemars atroces qui la font hurler la nuit. Il est le seul à pouvoir la calmer, dans la mesure où elle accepte. Ce qui n'est pas toujours le cas.

Rolf, lui, ne rêve pas.

Il décide de faire quelques pas dehors pour se détendre. Il aime marcher seul ou avec Domi. Ça l'aide à mettre ses idées en place.

Les guetteurs le regardent passer sans rien dire. Il leur fait juste un petit geste de la main pour se faire reconnaître au passage. Il aime ce sentiment de puissance qu'il ressent à ce moment-là.

Ça, se battre, tuer, c'est vivre...

Il inspire l'air frais à grandes bouffées. Les odeurs de la forêt...

— Ne bougez pas.

Il sent un revolver contre sa colonne vertébrale. Il n'a pas peur, la voix n'est pas vraiment menaçante.

Et puis ce curieux vouvoiement... Pas usuel dans la région...

— Pas de bêtise, fait-il, mes hommes sont à côté.

Il a parlé doucement pour ne pas effrayer l'agresseur.

— Continuez à avancer calmement.

Rolf hausse les épaules.

— Je suis calme.

Il distingue mal son adversaire. Juste un bout de silhouette.

— Où m'emmenez-vous ?

— Vous le verrez à temps.

— Non.

— Avancez ou je tire.

Mais la voix est nettement moins assurée.

— Dites-moi où ? fait-il patiemment.

L'autre hésite un long moment, puis se décide :

— Vous tenez à être approvisionné ?

Rolf pousse un long soupir.

— Les munitions ?

— Entre autres...

Depuis le temps qu'il attendait ça !

— Pourquoi prendre contact comme ça ?

La voix de l'autre s'est raffermie :

— Ce sont les ordres. Il faut être discret.

— Et le revolver ?

— Ce sont les ordres, répète le type.

— Qui les donne ?

— Vous verrez bien.

Un temps, puis :

— Alors, vous vous décidez ?

— Oui, accepte Rolf, mais sans revolver. Je ne supporte pas la menace.

— C'est comme ça...

Il n'a pas le temps d'en dire plus. Rolf s'est retourné et l'a désarmé avec une prise très classique.

— Maintenant, je te suis.

— Rendez-moi mon arme.

Rolf hausse les épaule sans répondre.

— Le chef ne sera pas content.

Rolf le regarde. C'est un jeune type d'allure assez athlétique. Il lui manque quand même quelque chose : pas le genre à vivre en forêt. Pas le genre non plus à y survivre longtemps.

— Ton chef, laisse tomber Rolf, j'en ai rien à foutre.

Le gamin se relève en se brossant. Marrant.

— Allez, avance. Je te suis maintenant.

— Mon revolver…

Un comique, dans le genre…

— Pleure pas, lance Rolf. Si tu es sage, je te le rendrai…

*
* *

Rolf est assis devant le feu. Il y a pas mal de types qui circulent aux alentours, la mitraillette en bandoulière. D'autres armes aussi, plus sophistiquées…

— Je n'aime pas qu'on désarme mes hommes.

C'est un type froid, à la voix déterminée. Un gars qui n'a pas l'habitude de porter les paquets… Impressionnant à force de certitude tranquille. Et pour qui Rolf ne représente rien. Un insecte, rien de plus…

— Je n'aime pas que l'on me menace.

L'autre ne bouge pas d'un cil.

— Ce n'est pas une menace. C'est une simple mesure de protection.

— Vous n'avez pas confiance ?

— Non.

Ça, on ne peut pas lui donner tort.

— Expliquez-moi pourquoi je devrai, moi, accepter de remettre ma vie entre vos mains...

Le type hausse imperceptiblement les épaules.

— C'est votre problème, pas le mien.

Et devant le silence de Rolf :

— C'est vous qui avez besoin de moi.

— Il y a d'autres vendeurs.

— Cherchez-les.

Rolf essaye de ne pas laisser la colère l'aveugler. Il a salement envie de foutre les tripes de son interlocuteur à l'air libre. Histoire de voir s'il gardera son sang-froid ou s'il appellera sa mère comme n'importe qui...

— Vous avez quand même besoin de moi pour fourguer votre marchandise, non ?

— La forêt est immense. Des chefs de bande comme vous, il y en a autant qu'on en veut.

Rolf se contient de plus en plus difficilement.

— Alors, pourquoi moi ?

— Pourquoi pas ?

Ben voyons...

Rolf se lève, fait quelques pas pour se calmer.

— Vous traitiez avec Lilly ?

— Non, avec Baldwin. Lilly n'était qu'une employée.

Rolf comprend maintenant pourquoi personne n'a pris contact avec lui jusqu'à mainte-

nant. Il lui fallait d'abord prendre la place du grand Noir.

— Comment ça se passe ?

Le type lève la main.

— Il faut d'abord se mettre d'accord sur les conditions.

Rolf se rassied en souriant.

— Parce qu'on peut les discuter ?

Pour la première fois, son interlocuteur a l'air de se détendre.

— Non, reconnaît-il.

— Et c'est quoi ?

— La moitié de vos prises.

Ça n'a rien d'excessif. Rolf en est même surpris.

— Qu'est-ce que vous en faites ?

Le visage du type se barre de nouveau.

— C'est mon problème.

Rolf hausse les épaules.

— Ça va, laissez tomber.

Après tout, il s'en fout.

— Comment livrez-vous ?

La réponse tombe, laconique.

— Quand vous en avez besoin.

— Mais comment je peux vous joindre ?

— Je sais toujours ce que j'ai besoin de savoir. Mes clients n'ont pas à me contacter. C'est plus sûr et beaucoup plus efficace.

Rolf ne se démonte pas.

— Et les paiements ?

— Toujours au même endroit, à dates fixes. On vous remettra un plan et un calendrier.

Rolf acquiesce de la tête.

— Il y a quand même un petit problème.

L'autre le regarde avec le même regard froid.

— Quoi donc ?

— Je n'ai pas l'intention de me contenter de ce que faisait Baldwin. J'ai des projets plus ambitieux.

Un léger froncement de sourcil, puis :

— En forêt, il faut se contenter de ce qu'on a. Trop d'ambition n'est pas gage de survie.

— C'est mon problème.

De nouveau le gars l'inspecte. Il paraît hésiter un bref instant.

— Ça peut s'arranger dans certaines limites.

— Pour le moment, ça me suffit.

Rolf n'a pas dit ça au hasard. Une sorte d'instinct. Ne pas trop faire voir qu'il a les dents longues. Il sera toujours temps de changer de politique...

— A quand la première livraison ?

— C'est déjà fait. Les stocks de Lilly viennent d'être renouvelés.

— Vous étiez sûr de mon accord ?

Le type a un petit sourire.

— En quelque sorte...

Rolf se relève.

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire ?

— Non, fait l'autre sans lever la tête.

— Si j'ai bien compris, on ne se reverra pas ?

Le type secoue la tête.

— Non.

Décidément, pas très bavard.

— Alors pourquoi aujourd'hui ?

Il se reprend pour expliquer :

— Pour avoir voulu me rencontrer ?

Mais à peine a-t-il formulé la question qu'il a trouvé la réponse.

— Il fallait que vous vous fassiez une opinion, c'est ça ?

— C'est ça, approuve le type.

— Et le résultat ?

De nouveau le type arbore un mince sourire :

— Je ne crois pas que cela vous passionne réellement.

Rolf se marre.

— Exact.

Il marque un temps, puis :

— Ce n'est peut-être pas très utile de vous demander votre nom ?

Les paupières s'abaissent légèrement.

— Je suis comme vous.

— Ah ? s'étonne Rolf.

— Je n'aime pas qu'on se moque de moi...

***

Rolf rentre vers la baraque sans se presser. Il a tout son temps maintenant. Donc, les munitions et les vivres vont revenir.

Une sacrée bonne chose...

Mais ce n'est pas la meilleure. Le fournisseur se goure s'il croit que Rolf va se laisser mener en barque comme un petit garçon...

Pour le moment, il va laisser faire, ne rien dire... Mais il y a deux failles : d'abord il est trop bien renseigné. Cela veut dire qu'il y a un type de son entourage qui lui sert d'espion. Bon, ça. Un espion, ça se retourne...

Et puis les livraisons à heures fixes, ça permet pas mal de choses. Il utilisera ça en temps voulu.

CHAPITRE XIII

Cela commence avec les mains.

Elles essayent de griffer, de se fermer, d'emprisonner l'espace. Puis s'ouvrent de nouveau, paumes offertes. Un appel au secours que personne ne peut entendre... La respiration se fait de plus en plus courte et sifflante. Le corps tout entier halète, tremble. Se tend. Tétanisé par quelque chose d'infiniment plus fort que la peur ou l'angoisse.

L'innommable...

Enfin, un hurlement jaillit de la poitrine. Une longue plainte atroce et continue. Une plainte qui met les nerfs à vif.

Rolf sent son bas-ventre se nouer.

Dans quel monde est Domi ? Dans quel enfer pourri ?

Elle balbutie des mots sans suite, implore, pleure à gros sanglots, hurle de nouveau.

— Non... non... non...

C'est une prière qui monte crescendo, avec une voix glacée de petite fille.

Elle revit une scène que Rolf n'arrive pas vraiment à imaginer. Mais c'est toujours la même, il le sait.

Qu'est-ce qu'on a pu lui faire ?

Qu'est-ce qu'on a sauvagement brisé en elle ?

— Non... non...

Toujours cette voix menue qui le bouleverse.

— Pas ça... pas ça... je vous en supplie...

Et de nouveau le cri de bête écorchée.

C'est insupportable. Il a envie de se cogner la tête à force d'impuissance. Il sait qu'il ne peut rien faire, qu'elle ne connaîtra le repos qu'après avoir revécu complètement toute la scène.

Il serre ses mains à les briser.

Elle pleure, tente de se débattre. De grosses gouttes de sueur sourdent de son front. Rolf y applique une main pour tenter de la calmer. C'est inutile, il le sait. Mais il ne peut rester là sans rien faire, à la regarder se débattre comme un animal pris au piège.

Elle met les bras en protection autour de son visage ravagé. C'est une protection dérisoire. Une tentative puérile.

De nouveau le cri monte à faire crever les

tympans. Cela dure et dure... Au-delà du possible et de l'imaginable.

Au-delà du désespoir et de la mort.

Est-ce que la souffrance a une limite ? Est-ce que l'horreur a un fond ?

Il la regarde intensément, malgré le brouillard que les larmes tissent devant ses propres yeux.

Et la révolte qui gronde en lui...

— Saloperie de vie !

Avec l'envie de massacrer n'importe quoi pour que s'apaise enfin ce cri inhumain.

Elle pleure maintenant à petits sanglots étouffés.

C'est fini.

Enfin, pour le moment, jusqu'à la prochaine nuit...

Il lui caresse doucement les cheveux, éponge la sueur...

— Domi, Domi... Du calme. C'est fini maintenant...

Elle ouvre les yeux, se serre contre lui avec force.

— Rolf...

— Je suis là.

Elle s'accroche, se love contre lui, cherche sa bouche. Il la laisse faire, bascule sur elle, la caresse longuement. Avec une infinie tendresse...

C'est tout ce qu'il peut faire.

Qu'est-ce qui peut arriver entre une fille à moitié androgyne et un type presque totalement impuissant ?

Ils s'embrassent, se serrent l'un contre l'autre.

Tout le désespoir du monde...

Elle déboucle son ceinturon, cherche son sexe avidement. Jusqu'à présent, elle n'avait jamais osé. Il se laisse faire.

Elle griffe sauvagement ses reins.

Il sent une vague chaleur monter de son bas-ventre.

Il bande.

Ce n'est pas la première fois. Il y arrive parfois, mais ça s'arrête là.

Elle l'introduit en elle.

Alors, connaissant ses limites, il essaye cependant de lui donner du plaisir.

Elle geint maintenant sous lui, à petits coups.

Avec d'infinies précautions, il tâche de maintenir dressé ce petit bout de chair imbécile.

Cela ne dure pas très longtemps.

Elle l'embrasse maintenant avec une sorte de sauvagerie, lui murmure des mots sans suite, comme un remerciement...

Peut-être que ce simulacre lui suffit ? Peut-être qu'elle n'attend, qu'elle ne veut que cela ?

C'est déjà tellement... pouvoir se regarder

dans les yeux de l'autre sans avoir peur, sans craindre de mots blessants...

Ils se regardent, toujours enlacés, sans rien dire. Ils n'ont pas besoin des mots.

Et puis, qu'est-ce que l'amour, pour des gens comme eux ?

Qu'est-ce que ça veut dire « je t'aime » ?

Est-ce qu'ils ne sont pas bien au-delà de ça ?

Pourtant...

***

Le dernier raid sur le Sud a bien rendu. A tous les points de vue : butin, recrutement...

Rolf et Domi regardent la petite armée défiler devant eux. Un plaisir qu'ils s'offrent de temps en temps. Ça commence à devenir impressionnant, presque deux mille hommes, solidement armés, encadrés par groupes de vingt.

Sans compter la Garde personnelle : une vingtaine de types aux réflexes sans faille, tous habillés avec le même uniforme. Tous plus ou moins homosexuels aussi. Une idée de Rolf pour mieux les unir dans le mythe de leur solidarité, de leur invincibilité.

Un vieux truc, déjà utilisé pendant la Préhistoire, dans la boue des premiers âges de l'humanité.

Vous êtes les meilleurs ! Vous êtes les plus forts ! Vous êtes l'élite de la troupe ! Les increvables ! Ceux auxquels sont confiés les trucs les plus tordus ! Le coup du courage et du mépris de la mort.

De la camaraderie aussi...

Naturellement, ça marche. On se bouscule pour faire partie de la Garde de Rolf. C'est Domi qui se charge de la sélection.

Là aussi, pas de fioritures : on prend deux solitaires expérimentés. On leur fait subir un entraînement intensif par paire. Puis quand les couples sont bien formés, il ne reste plus qu'à les faire combattre l'un contre l'autre : seul le survivant entre dans la Garde... Avec ça, on obtient des combattants hors pair... et d'une loyauté absolue. Parce qu'il ne leur reste que ça...

Une chose que Rolf avait vite comprise : même la pire des ordures a besoin un jour ou l'autre de se justifier aux yeux des autres. Ou bien simplement à ses propres yeux.

— Quel est le programme, maintenant ? fait Domi. On s'occupe de l'Ouest ?

Rolf hoche la tête.

— Et puis après ?

— Je ne sais pas. Il y aura toujours des coins à piller, non ?

— Il faut bien, si on veut continuer à avoir des munitions.

Domi a raison. C'est bien là où le bât blesse. Il a beau être à la tête d'une petite armée, il est toujours à la merci du fournisseur. Et ça peut s'arrêter demain.

Alors tout ce qu'ils ont réussi ensemble s'effondrera comme un jeu de cartes...

— C'est quand même curieux qu'on ne puisse pas trouver d'autres sources de ravitaillement...

— Exact, reconnaît Rolf.

Ça aussi, ça le préoccupe pas mal.

Qui est le type qui tire les ficelles de ce trafic ? Et dans quel but ?

Les questions s'entassent toujours sans réponse...

D'un autre côté, il ne peut se permettre de tuer la poule aux œufs d'or.

Est-ce que le fournisseur n'est pas la clef de son succès ? Est-ce qu'il n'a pas joué le jeu jusqu'à présent ?

Le défilé se termine.

— Viens, fait Domi. J'ai faim.

Ils vont déjeuner, toujours l'un en face de l'autre. Inséparables, désormais. C'est Cathy Sniff qui vient les servir. Rolf la montre du doigt entre deux bouchées.

— Pour une camée, elle s'en sort pas mal.

— Pas mal, oui…

— Je ne pensais pas qu'on pourrait la garder à long terme. Mais finalement…

C'est vrai qu'elle a bien pris les choses en main : les putes marchent droit avec elle.

— On ne peut pas en dire autant de Ben.

Elle a raison. Ben a accentué de plus en plus sa décrépitude physique et morale. Une espèce de loque. C'est Cathy Sniff qui assure son boulot pour une large part.

— Tu surveilles sa dose ?

Domi acquiesce de la tête.

— Oui, comme d'habitude.

Elle semble hésiter.

— Pourtant…

— Oui ?

Elle fait une grimace qui lui remonte le nez.

— Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'il en prend quand même plus que ce que je lui donne.

Il hausse les épaules.

— Tu vois quelqu'un d'assez gonflé pour aller contre tes ordres ?

De nouveau, elle paraît hésitante.

— Je ne crois pas.

— Laisse tomber, c'est sans importance. Faudra liquider Ben un jour ou l'autre, c'est tout.

— Tu as raison.

Ils finissent de déjeuner en silence. Rolf réfléchit. Il y a un truc qui le tarabuste.

— On livre la part de butin dans deux jours, non ?

— Exact, répond-elle.

— J'irais bien jeter un coup d'œil, comme ça... Histoire de suivre un peu les types qui viennent prendre livraison. Savoir ce que tout ça devient.

— C'est dangereux.

— On fera attention.

— Est-ce que ça ne risque pas de faire fuir le fournisseur ?

— Je ne sais pas, avoue-t-il.

Il laisse passer un instant de silence.

— Il y a quand même des trucs que j'aimerais bien comprendre...

CHAPITRE XIV

Ils sont là depuis deux nuits. Deux nuits à veiller sans feu, sans bruit, sans même respirer pour éviter de donner l'éveil. Le soir commence à tomber pour la troisième fois.

— Ils ne viendront pas, fait Domi à mi-voix.

Peut-être, il ne sait pas. Pourtant, ils ont pris toutes les précautions possibles et imaginables.

D'abord, vis-à-vis de la troupe, ils sont partis en chasse à deux, comme à leurs débuts. C'est une bonne excuse, parce qu'ils ont effectivement l'habitude de le faire.

Puis, ils sont arrivés avant la date fixée. Au cas où le fournisseur mettrait des guetteurs avec de l'avance. On ne sait jamais...

Mais non, rien...

Ils ont vu leurs propres hommes décharger la part de butin fixée. Puis ils sont repartis sans

même s'apercevoir de la présence de Rolf et de Domi.

— On reste encore cette nuit ?

Elle n'a pas l'air très emballée.

— Si tu veux...

De nouveau, le silence s'installe. Ils finissent les maigres provisions qu'ils ont apportées, histoire de se sustenter légèrement. Une ration de survie...

— On remonte ?

Ils se sont installés une sorte de campement aérien, entre deux branches. Un vieux truc de solitaire.

— D'accord.

Les heures passent, monotones. Domi s'est endormie, la tête sur son épaule. Il ne bouge pas pour ne pas la réveiller inutilement. Et puis, il aime cette sensation d'être seul à veiller, de la protéger...

Domi...

Il se refuse à admettre qu'il l'aime bêtement, normalement en somme. Il a besoin d'elle, de la confiance totale qu'il a pris l'habitude de lui accorder.

Est-ce que maintenant, il pourrait y avoir une vie sans Domi ? Il soupire comme pour chasser les idées importunes.

Il est bien avec la tête de Domi qui s'appuie

contre lui. C'est tout. Il ne veut pas en savoir plus.

Le temps coule sans qu'il s'en rende vraiment compte. Une petite éternité d'une espèce de sérénité. Elle se frotte la tête, ça le fait sourire ce besoin de le toucher, de le sentir.

Le cauchemar ne viendra pas cette nuit, il le sait. Il a appris à reconnaître les signes. Est-ce qu'elle guérira un jour ? Est-ce qu'elle cessera d'être poursuivie ?

Il n'est pas sûr de le souhaiter. Peut-être que cela l'éloignerait de lui, peut-être qu'elle redeviendrait comme les autres ? Un risque qu'il ne tient pas à courir...

Les premières lueurs de l'aube la réveillent.

— Bien dormi ?

Elle s'étire autant que la minuscule plateforme le permet. Elle sourit doucement, le visage reposé enfin par une vraie nuit de sommeil. Pas le pauvre visage qu'elle a après le cauchemar.

— Ça va.

Elle prend sa main, se frotte le museau. Il la laisse faire avec amusement.

— Ils ne sont pas venus ?

— Non.

Elle laisse échapper un long soupir.

— Pourquoi tu m'as laissée dormir ?

Il se tait sans répondre.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je me repose un peu et on rentre.

— D'accord, je veille.

— Chacun son tour...

Il se roule en boule, ferme les yeux. Il n'a pas le temps de s'endormir. La main de Domi le secoue légèrement.

— Ecoute.

Elle a parlé aussi bas que possible. Il se relève, tend l'oreille. Un bruit confus, assez lointain. Il regarde Domi, met un doigt sur ses lèvres. Désormais, la moindre parole est de trop.

Il se passe encore un bon quart d'heure avant qu'ils n'apercoivent une silhouette. Une reconnaissance, c'est évident. Puis le reste de la troupe arrive. En tout, une trentaine de types. Il faut bien ça pour charger le butin.

Seulement, voilà. Ils n'emportent rien. Juste une vérification des quantités amenées.

— Qu'est-ce qu'ils foutent ? souffle Domi.

— Je ne comprends pas...

Il comprend encore moins la suite : ils se mettent carrément à brûler le tout à coup de pistolets-lasers. En cinq minutes, il ne reste rien qu'un peu de cendres qu'ils dispersent rapidement.

Complètement ahuri, Rolf.

Ils s'en vont maintenant, les uns derrière les autres. Rolf descend rapidement de son perchoir, va sur place pour une ultime vérification. Aucun doute possible, la troupe a bien détruit le butin apporté par les hommes de Rolf.

Il n'en revient pas.

— Ben, dis donc..., fait Domi.

— Oui, hein ?

Ils restent un long moment comme ça, trop sidérés pour prendre une décision.

Enfin Rolf se décide :

— On va les suivre...

***

La poursuite ne dure pas très longtemps. En effet, l'autoroute n'est qu'à quelques kilomètres de l'endroit du dépôt. Rien que ça, ce n'est déjà pas mal...

La petite troupe y parvient sans que les Défenses Extérieures se mettent en marche. Puis, les hommes entrent par une porte dans le mur de plastique qui se referme derrière eux.

— Pas mal, non ?

Domi en reste complètement ébahie.

— Attends, reste là.

Il s'avance à son tour en direction de l'auto-

route, s'arrête, fait demi-tour et revient en courant à perdre haleine.

— Vite ! gueule-t-il.

Elle le suit à toute allure. Ça commence à tirailler dur dans leur dos. Ils ne s'arrêtent que hors de portée des canons de la Défense Extérieure. Ils sont complètement essoufflés.

— Pour un tour de con..., lance enfin Domi.

Rolf se marre.

— Je voulais vérifier un détail.

— Lequel ?

— Si le passage était un trou dans les Défenses Extérieures.

Elle secoue la tête, vaguement mécontente.

— Tu rêves, non ?

— Pas tellement.

Elle le scrute avec attention.

— Qu'est-ce que t'as dans la tête ?

— Un truc pas piqué des vers...

— C'est-à-dire ?

Ils se sont remis en marche.

— Réfléchis un peu.

Elle plisse le front avec vigueur.

— Bon, dit-elle au bout d'un moment, résumons un peu : ils brûlent le butin et ils rentrent vers les Cités.

Il l'arrête d'un geste.

— Pas n'importe comment.

— Exact. Ils rentrent par une porte sans que les Défenses entrent en jeu. Ce qui n'empêche pas lesdites Défenses d'être toujours aussi efficaces quelques minutes après leur passage.

— Et voilà...

Elle commence à entrevoir.

— Donc, le fournisseur est un type de la Cité.

Il approuve de la tête.

— Ça paraît évident.

— Et il doit avoir de sacrés complicités pour pouvoir ainsi obtenir un passage régulier malgré les Défenses.

— Je crois que c'est mieux que ça encore.

Il a un sourire sur les lèvres, un sourire triste.

— Explique...

— Admettons que le fournisseur soit un simple trafiquant. Admettons encore qu'il soit suffisamment démerdard pour jongler avec les Défenses Extérieures. C'est déjà beaucoup pour un homme seul.

— Mais c'est possible ?

— C'est possible.

Elle s'arrête brutalement, hoche la tête.

— Il y a un os...

— Plutôt, oui...

Elle secoue la tête, comme si elle n'arrivait pas à admettre ce que son cerveau lui suggère.

— Seulement, dit-elle enfin, un trafiquant

fait ce genre de boulot pour une seule raison : ça lui rapporte.

— Exactement !

— Merde ! jure-t-elle. Alors pourquoi faire brûler le résultat du trafic ? Ça va pas, ça...

Il se marre drôlement.

— Un trafiquant qui ne gagne rien, ça ne te fait penser à rien ?

Elle secoue la tête de nouveau.

— Franchement, je commence à nager, avoue-t-elle.

— C'est pourtant simple.

Il marque un temps, puis :

— C'est tellement simple qu'on aurait déjà dû s'en douter. Tu te rappelles les derniers mots de Baldwin ?

— Oui. Il t'a traité de pauvre con.

— Non. Il ne s'adressait pas à moi en particulier. Il parlait pour nous tous : toi, moi, lui..., les autres de la forêt... Nous sommes tous des cons, tu comprends maintenant ?

Manifestement, elle commence...

— Je vais te raconter une belle histoire...

Il s'est remis en marche.

— Il était une fois une belle Société, gentille, aimable, tout ça...

— La Cité.

— La Cité, oui. Enfin toutes les Cités gouver-

nées par le Pouvoir Démocratique à Visage Humain...

— La Civilisation, en somme.

— Une vraie chouette Civilisation, vachement évoluée. Ça, on peut pas dire le contraire.

Il devient rageur d'un coup.

— Seulement voilà, il y a les déviants, les anormaux, les dingues, les violents. Tous ceux qui risquent de défigurer le beau visage de la Civilisation. On peut quand même pas les tuer. Ça ferait pas très joli dans le tableau. Et puis c'est salissant...

— Vu, fait-elle.

— Surtout, pourquoi se mettre du sang sur les mains alors que c'est tellement plus simple de s'en débarrasser sans heurt... (Il soupire.) Par un coup de chance inouï, il existe un vaste territoire que personne ne fréquente...

— La forêt...

— Exactement. Ça se fait bien gentiment. On ne force pas directement. On appâte juste ce qu'il faut. Pour moi, ça s'est passé avec les cassettes vidéo. Une première marche...

Il lance un coup de pied dans une motte de terre, histoire de se calmer un peu.

— Après, on te fait le coup des Psychos : on t'affole. Dans le même temps, tu fais la connaissance d'un magasin où tu peux acheter des

armes, un équipement. Tout ça à ciel ouvert et probablement super-surveillé histoire d'éviter que tu défourailles dans la Cité.

Il ricane amèrement.

— On te file même un bouquin explicatif pour que tu trouves la sortie. Après quoi, ils sont peinards...

Elle hoche la tête.

— Tu parles ! C'est nous qui faisons le boulot à leur place. Tout bénéfice ! On se tue les uns les autres ! Camés ! Déviants ! Malades dans leur tête ! L'élimination tranquille...

— Les fumiers ! gronde-t-il.

— Pas à dire, fait-elle, il avait raison, Baldwin. On est tous des cons dans cette histoire.

Il est blanc de colère.

— Ça va changer...

Elle le regarde avec désespoir.

— Qu'est-ce que tu veux changer ? Est-ce qu'on peut changer quelque chose ? Est-ce qu'ils ne nous contrôlent pas complètement avec les munitions ? Est-ce que nous ne sommes pas des pantins ?

Et comme il n'a pas l'air de comprendre :

— Nous ne sommes que des marionnettes...

— Je sais.

Il lui met la main sur le visage, la caresse doucement.

— On peut toujours casser les ficelles...

Elle a une larme au bord des yeux.

— Tu crois ?

Il la serre contre lui.

— Tu vas voir...

Elle essaye de le croire.

— On va leur faire payer...

Il entasse les mots, les promesses.

Est-ce qu'il y croit lui-même ?

Peut-être...

Et qu'est-ce que ça peut faire, au fond ? Ça ne change pas la situation d'un pouce...

C'est vrai qu'ils ne sont que des cons, de pauvres cons manipulés, des déviants sans avenir et sans espoir.

Qu'est-ce que ça peut lui foutre maintenant d'être un chef de bande ? D'être le plus puissant de la forêt ? D'être le plus craint ? Ou le plus détesté ? Quelle différence avec le plus démuni des solitaires ?

En bout de course, est-ce qu'ils ne sont pas promis à la même autodestruction ?

— Viens, maintenant...

Elle s'accroche à lui.

— J'ai quelques petites idées...

Ils ont commis une faute, les super-astucieux

du Pouvoir Démocratique à Visage Humain...
C'en est une d'acculer quelqu'un au désespoir. On est dangereux quand on a plus rien à perdre...

CHAPITRE XV

L'appartement est sans doute un des mieux placés de la Cité. Tout en haut d'un immeuble, avec une terrasse couverte immense. Jardin d'hiver, piscine chauffée, sauna...

Ça rapporte d'être un Sénateur influent.

Walter émet un sifflement admiratif. Vieillir dans un cadre de ce genre, ça doit pas trop être désagréable...

— Ça vous plaît ?

— Dites, faudrait être difficile...

Il est assis en face de lui, le Sénateur, bien calé dans un fauteuil de cuir, un verre à la main. Gros, débordant de replis, il n'est pas beau, le Sénateur. On mettrait sa silhouette sur les affiches de propagande, le taux de suicide doublerait d'un coup...

Seulement, il s'en fout. De son corps dégueu-

lasse, de sa gueule pourrie et de sa calvitie plus que débutante...

Il a tellement de pognon, tellement de Pouvoir...

A ce stade, il n'a rien besoin d'affirmer. Même s'il n'est plus qu'un tas de boue qui marche, on ne le voit plus tel qu'il est à force de zéros sur son compte crédit.

Il n'a pas besoin de se faire ravaler, de faire semblant de ressembler aux beaux jeunes gens tout souriants des Affiches... Il est au-dessus de tout ça.

Il peut s'offrir le luxe de s'assumer tel qu'il est. D'être laid et dégueulasse n'est pas à la portée de tout le monde...

Walter, ça le fait râler. Surtout quand il pense à la dernière note de chirurgie esthétique qu'il a dû payer pour continuer à être le jeune type dynamique, bronzé, sportif et tout...

Rien que ses fausses dents en porcelaine... C'est plus une bouche qu'il a, c'est un coffre-fort !

— Vous ne vous emmerdez vraiment pas ! lance-t-il.

Le Sénateur émet une sorte de gloussement.

— Je devrais ?

Walter hausse les épaules.

— Vous savez que vous êtes complètement répugnant ?

Là, c'est la franche hilarité chez le Sénateur.

— Asseyez-vous, Walter. Je vous aime bien.

— Exact. Je suis le seul à vous dire ce que je pense. Vous devez avoir un côté maso quelque part.

De nouveau, le Sénateur est secoué par une crise de rire. Ça fait un bruit bizarre, un chuintement visqueux...

— Seriez-vous capable de me frapper ?

— Je ne sais pas, avoue Walter franchement. Peut-être... Remarquez, c'est pas l'envie qui m'en manque...

— C'est ce qui fait votre valeur, mon cher. Cette sauvagerie qui s'arrête cependant juste au bon moment...

— Mouais, grogne Walter.

— Quand je pense que sans moi, vous seriez parti dans la forêt...

Il a raison, la vieille charogne. Ça s'est passé à un poil près. Il en avait tellement ras le bol de la Civilisation... Et puis le Sénateur lui a fait voir l'envers du décor, lui a confié des missions tordues. De quoi apaiser sa soif d'aventures et de violence. En tout cas pour le moment...

Parfois, il a des regrets... Ça ne dure pas très

longtemps. Il est payé pour savoir qu'il n'y a pas d'avenir dans la forêt.

— Je ne me fais pas d'illusions, vous savez. Un jour vous me ferez descendre simplement parce que je commence à en savoir trop...

— Non, non, ricane le Sénateur. Vous m'êtes trop précieux.

— Je ne suis qu'un homme de main...

— Un homme de main qui pense, mon cher. Et croyez-moi, dans la catégorie c'est plus que rare : inespéré.

Walter secoue la tête sans répondre. Il n'est pas dupe.

— Bientôt, je vous ferai confier d'autres responsabilités. Faites-moi confiance.

— Je n'ai pas le choix.

De nouveau le Sénateur glousse.

— C'est pas tout ça, coupe Walter, pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Où en êtes-vous avec le successeur de Baldwin ? Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Rolf.

— C'est ça, Rolf. Eh bien ?

— Je l'ai rencontré dans la forêt. A mon avis, c'est un type assez redoutable. Dangereux, même.

— Tant mieux !

— Je n'en suis pas si sûr. Ce gars-là, c'est de

l'explosif. Vous savez qu'il a suivi mes hommes ? Je m'en suis aperçu sur les écrans de contrôle des Défenses Extérieures.

— Où en est-il actuellement ?

— Une petite armée, deux-trois mille hommes. Il les a très bien encadrés et ça lui obéit au doigt et à l'œil. C'est un excellent organisateur.

— Très bien.

— Un de ces jours..., commence Walter.

Le Sénateur le coupe d'un geste de la main.

— Quelle est son espérance de vie à l'heure actuelle ?

Walter fait un bref calcul.

— Ça fait presque deux ans qu'il est dans la forêt. En tenant compte de sa résistance remarquable, je dirais quatre-cinq mois maximum.

Le Sénateur a l'air de réfléchir.

— C'est suffisant pour faire pas mal de dégâts. Ça ne m'étonnerait pas qu'il s'en prenne un jour à une Cité.

— Ne vous occupez pas de cela...

Walter se tait.

— Bon, poursuit le Sénateur, vous allez lui fournir un début d'artillerie. Le genre bazooka, vous voyez ?

Walter voit très bien.

— Dites, on n'a jamais fait ça. Si ça se sait, je vais être aux premières loges.

Le Sénateur a un geste impatient de la main, comme s'il chassait un insecte importun.

— Je prends ça sous ma responsabilité.

Walter soupire. A force de vivre dans la Cité, il perd de vue les réalités, le Sénateur. Donner des mortiers et des bazookas à un dingue comme Rolf, faut être complètement à côté de ses pompes...

De toute manière, Walter n'a pas le choix. On ne s'oppose pas au Sénateur. On ne le trompe pas non plus... Il a tellement de mouchards grassement payés, que même lorsque Walter se mouche, il connaît la couleur du mouchoir.

Seulement là, ça fait quand même un peu beaucoup. Il va falloir qu'il trouve un truc qui satisfasse le Sénateur sans lâcher complètement Rolf dans la nature.

— Nous n'avons plus rien à nous dire pour cette fois-ci.

C'est un congé net et précis.

— Bien.

Walter se lève, s'incline respectueusement devant la masse informe du Sénateur. Parce que le vieux podagre tolère les insolences, mais pas les impolitesses...

— Au revoir, monsieur le Sénateur.

— A bientôt, mon bon Walter.

Le bon Walter ! Et puis quoi encore !

***

Rolf tousse violemment. Les quintes lui brûlent les poumons. Il a du mal à se calmer. Ce n'est pas la première fois. Cela fait quelques semaines que ça a commencé. Il n'est pas le seul, c'est assez courant dans la foȓt. L'humidité sans doute.

On ne passe pas impunément d'une atmosphère aseptisée à celle plus rude de la forêt. Et puis les écarts de température... Il est furieux cependant de n'avoir pu se maîtriser devant le fournisseur.

Walter le regarde avec attention. L'apprenti dictateur a les poumons qui sont sérieusement atteints. Il a été plutôt optimiste l'autre jour avec le Sénateur. C'est pas cinq mois, c'est deux ou trois au maximum qu'il lui reste à vivre. D'une certaine manière, c'est réconfortant. C'est vrai qu'avec toutes les saloperies qui traînent dans l'air de la forêt... Ce n'est pas pour rien que toutes les Cités sont sous air conditionné et dépollué.

Pourtant Walter n'arrive pas à détester Rolf. Il aurait pu se trouver à sa place. Le hasard et le Sénateur...

— Content des livraisons ?

Rolf acquiesce rapidement.

— Jusqu'à présent, ça va…

— J'ai su que vous aviez considérablement augmenté vos effectifs.

— Hon hon, grogne juste Rolf.

— J'ai une proposition à vous faire.

— Dites toujours…

— Que diriez-vous de lancer un vaste ratissage sur l'Ouest ?

Rolf se tait. L'autre ne va sûrement pas s'arrêter là. Il suffit d'attendre, de voir venir.

— Si vous êtes d'accord pour ce genre d'opération, je suis prêt à investir avec vous.

— Sous quelles formes ?

— Mortiers, bazookas… pour commencer…

Rolf sourit intérieurement.

On veut passer au stade industriel, dans les Cités. Puisque Rolf marche au-delà des espérances, autant investir sur lui…

On est même prêt à lui fourguer de l'artillerie légère. Tant qu'à faire, faut pas mégoter.

Combien de cadavres en prévision ?

Ça doit bander chez les statisticiens, une jolie pointe sur la courbe en perspective…

Surtout que le boulot à fournir n'est pas terrible : livrer un poil d'artillerie, un peu plus de munitions et c'est l'affaire qui tourne.

— Ça peut se faire.

— Si vos résultats sont bons, nous pourrons continuer.

Dame...

Rolf essaye de ne rien laisser voir de ses pensées. Il a besoin de ce que l'autre lui propose. Terriblement besoin.

— En somme, c'est un essai que vous me proposez ?

— Exactement.

Pas étonnant que le fournisseur ait éprouvé le besoin de le revoir une nouvelle fois. Histoire de s'assurer des bonnes dispositions de Rolf.

— Quand pouvez-vous me faire livrer ?

Walter hésite. Il a le sentiment obscur que le jeu est vraiment dangereux, cette fois-ci. Si ça ne tenait qu'à lui, il n'irait pas plus loin. Seulement, il y a le Sénateur...

Est-ce que Rolf se contentera d'attaquer d'autres bandes de la forêt ?

Après tout, Walter n'a pas le choix. Et puis, depuis le temps que ça dure... Aucune raison objective de s'inquiéter. Le Sénateur n'est quand même pas complètement cinglé.

— Sous quinze jours, répond-il enfin.

Rolf a perçu l'hésitation.

— Ça ira. J'aurai le temps de peaufiner l'entraînement de mes gars.

Il marque un temps pour mieux peser ses mots :

— Vous ne serez pas déçu…

CHAPITRE XVI

Ça fait deux jours que Ben est au frais, gardé par Domi. Sans le moindre gramme de poudre. Il doit être à point maintenant. Rolf décide d'aller lui poser quelques petites questions.

Parce que c'est quand même pas très normal qu'il paraisse de plus en plus camé alors que ses doses sont strictement limitées.

Rolf ne croit pas à la génération spontanée. Et il n'aime pas les trucs qui lui échappent.

— Ça va? fait-il à Domi en entrant dans la pièce.

— Moi, oui.

Elle lui montre Ben d'un geste du menton.

— Lui, il commence à flipper dingue.

Il est par terre, Ben. Complètement secoué par le manque. A point, donc.

— Salut, Ben!

Il ne répond pas. Rolf lui envoie un coup de pied dans le ventre.

— Alors, camarade, on dit plus bonjour à ses vieux copains ?

— Salaud, gémit-il.

— Allons, allons... Tout de suite les insultes ! Moi qui venais te faire un petit cadeau.

Il fait jouer un sachet de poudre entre ses doigts.

— Tu n'en veux pas ?

Ben se relève, se précipite pour tenter d'arracher le petit paquet. Rolf n'a aucune peine à le repousser. Il reste à terre, haletant.

— Pas si vite...

— Mais qu'est-ce que vous me voulez à la fin ? gueule Ben.

— T'excite pas, conseille Domi. C'est pas sain, dans ton état.

— Il me faut juste quelques renseignements, fait Rolf. Par exemple qui te fourgue de la came.

— Mais c'est Domi !

Rolf soupire.

— Tu me prends pour un idiot ? C'est pas bien, ça.

— Non, rajoute Domi, c'est vraiment pas bien.

Et elle lui ajuste à son tour un coup de pied

qui l'atteint en pleine tête. Ben saigne du front, ce qui augmente sa panique.

— Qui te fourgue la came ?

Ben sanglote sur le sol.

— Regarde, ordonne Rolf.

Il déchire le sachet. La poudre commence à s'éparpiller dans l'air.

— Nooon !...

Rolf relève la main pour stopper la chute de la drogue.

— Qui, Ben ?

— Tu me fileras le sachet ?

— Je te le jure.

Ben se relève avec difficulté, il geint à petits coups.

— Tu ne lui feras rien ?

— Pourquoi lui ferais-je du mal ?

— Tu comprends, murmure Ben, elle fait ça pour me rendre service. Elle me donne les siens, comme ça...

Rolf a déjà compris.

— C'est Cathy Sniff ?

Ben acquiesce. Rolf laisse tomber le sachet et l'autre se précipite avec des gestes maladroits.

— Liquide-le, ordonne-t-il à Domi. Et ramène-moi Cathy.

Domi se lève, entraîne Ben.

— Tu m'avais promis !... hurle l'ancien équipier de Rolf.

— T'as le sachet, non ?

Il hausse les épaules.

— Finis-le vite quand même.

— Comme tu voudras...

Elle a l'air déçue.

— T'inquiète pas, tu te rattraperas avec Cathy...

*
* *

Cathy a l'air méfiante. Elle semble se douter de quelque chose. Rolf y voit la confirmation de ce qu'il subodore.

— Ça va, Cathy ?

— Ça va.

Rolf lui sourit.

— Contente de ton job ?

— J'ai pas à me plaindre...

— Tu te débrouilles bien.

Elle a l'air de plus en plus mal à l'aise.

— J'essaye de faire ce que je peux.

— C'est bien, ça, très bien.

Malgré les mots, elle n'arrive pas à se détendre.

— Tu vois, fait Domi, il te félicite de ton travail.

Puis elle se retourne vers Rolf.

— Tu sais, elle ne se contente pas de bien tenir les putes, d'être consciencieuse et tout...

— Ah non ?

— Non, non...

Domi sourit à son tour à Cathy.

— Dis-lui, toi...

Cathy a l'air de ne plus rien comprendre.

— Que je lui dise...

— Mais oui, tu sais bien. Explique-lui comment tu es bonne camarade...

Elle se rembrunit tout d'un coup.

— Comment ça ?

— C'est pas toi qui donnes tes propres doses à Ben ?

Elle secoue la tête avec vigueur.

— Mais non !

Elle s'approche de Rolf.

— Je te jure..., commence-t-elle.

— Stop ! coupe Domi. Tu vas mentir et Rolf n'aime pas ça. Tu sais bien qu'il devient méchant quand on lui ment...

— Après tout...

Elle paraît hésiter :

— Bon, c'est vrai. C'est moi qui file mes doses à Ben. Je croyais pas que tu le prendrais mal...

— Mais je ne le prends pas mal, rétorque Rolf.

— Ah bon ! Tant mieux...

Elle a l'air soulagée. Trop soulagée.

— Seulement, j'aimerais bien comprendre pourquoi tu faisais ça.

— Juste pour rendre service. Il arrive pas à avoir assez avec simplement deux doses par jour.

— Une bonne camarade, je te dis, rigole Domi.

— Je voulais m'arrêter aussi...

— Bravo, applaudit Rolf. Là, je dis chapeau. C'est vachement moral tout ça. Cathy Sniff veut se sortir de la drogue. Et elle y arrive, toute seule, comme une grande.

— N'est-ce pas ? ajoute Domi.

Rolf prend un air perplexe.

— Il y a un truc que je comprends pas bien. Mais tu vas certainement m'expliquer, pas vrai ?

— Si je peux...

— Bien sûr, c'est tout simple. Tu ne te drogues plus du tout, n'est-ce pas ?

— Ben... oui...

Rolf émet un sifflement faussement admiratif.

— Ça n'a pas dû être facile, j'imagine ?

— Pas très...

— Tu as fait ça progressivement ?

Cathy se mord les lèvres d'énervement. Elle commence à avoir peur. Pas assez, mais elle est sur le bon chemin...

— Alors ? intervient Domi.

— Evidemment. J'ai diminué peu à peu.

— Et maintenant, t'es complètement désintoxiquée ?

— A peu près...

— Il y a un os, poursuit Rolf.

— Ah ?

Rolf voit la panique qui la gagne progressivement.

— Pourquoi Ben affirme que tu lui files tes doses depuis le départ ?

Au vrai, il n'en sait rien. Mais il a envie de tenter le coup. Il y a une faille dans ses explications : en forêt on ne donne rien gratuitement. Jamais.

— C'est pas vrai. Il ment.

La voix tremble.

Domi et Rolf se regardent.

— Je crois qu'on tient le bon bout, non ? dit Domi.

Il acquiesce rapidement, se retourne vers Cathy.

— Tu sais quoi ? Je commence à croire que tu n'as jamais utilisé la poudre pour ton usage personnel.

Elle ne répond rien.

— Seulement, ça te fait une belle façade. Qui se méfie d'une camée ? Pas même moi...

— Pourquoi j'aurais fait ça ? crie-t-elle.

Domi a un large sourire épanoui.

— Mais c'est ce que tu vas nous dire gentiment.

Cathy s'éloigne de Domi par réflexe. Elle a une trouille intense de la compagne de Rolf.

— C'est pas la peine, ricane Rolf, je vais te raconter, moi. Tu te souviens de Baldwin ?

— Oui..., balbutie-t-elle.

— Qui reste de l'ancienne équipe de Baldwin ? Qui travaillait déjà avec Lilly ?

— Ben... moi...

Rolf rigole.

— Je ne te le fais pas dire.

Il se racle la gorge. Ça le brûle légèrement. Pourvu que les quintes ne recommencent pas...

— Bon. Résumons. Tu es une fausse camée et tu travaillais déjà avec Baldwin. Conclusion : tu espionnes. Je peux même te dire pour le compte de qui. Ça t'étonne, hein ?

Elle se tait, recroquevillée sur son angoisse.

— Tu travailles pour le fournisseur de munitions.

Un long silence s'établit.

— Tu sais quoi, Cathy ? Tu vas me donner

bien gentiment le nom de tous les autres espions. Et puis la façon dont vous correspondez. Enfin tout, quoi...

— Vous me laisserez en vie ?

Il hausse les épaules.

— Faut pas rêver, Cathy... Seulement, il y a plusieurs façons de crever. A toi de choisir.

— Sans moi..., commence-t-elle.

Il l'arrête d'un geste.

— A toi, Domi...

Et il sort.

Ça ne dure pas très longtemps. Une petite heure au maximum. Puis Domi sort à son tour. Elle a un drôle de sourire, un sourire triste.

— Elle a parlé ?

— Bien sûr. J'ai tout. Les noms des autres espions de la Cité, comment joindre le fournisseur. Tout...

Rolf la regarde avec surprise. Il y a deux longs sillons de détresse sur ses joues.

— Qu'est-ce qu'il y a, Domi ?

— Il faut foutre en l'air ce monde pourri...

Elle se casse en deux, s'effondre en sanglotant comme une petite fille.

Rolf s'assied à côté d'elle, attend qu'elle reprenne son calme sans rien dire.

— Faut tout faire sauter.

Il lui caresse les cheveux.

— On cassera tout, promet-il.

Elle n'arrive pas à se reprendre, pleure maintenant en s'accrochant à lui, la tête sur sa poitrine.

— Rolf, Rolf...

Comme une incantation...

— On mourra ensemble, hein ? Tu me laisseras pas crever toute seule dans mon coin ?

Il promet encore une fois.

— Oh ! Rolf...

Elle commence à reprendre son sang-froid, se mouche bruyamment, secoue la tête.

— Tu sais avec quoi les types de la Cité tiennent les espions ?

— Non, je ne vois pas...

— Des cachets.

Il reste un moment interdit.

— De la drogue ?

Mais il sait déjà que ce n'est pas la réponse.

— Des cachets médicaux ?

— C'est ça...

Il réfléchit un bref instant.

— Mais contre quoi ?

De nouveau, elle a les larmes aux yeux.

— Contre les saloperies que nous respirons dans la forêt. Il paraît que l'on tient pas beaucoup plus de deux ans...

Il a un rire amer.

— Ça me laisse peu de temps.

Puis se reprenant :

— Tu crois qu'on pourrait en avoir de ces foutus cachets ? Je commence à tousser beaucoup.

Elle secoue la tête.

— C'est trop tard.

— Pour toi aussi ?

Elle confirme.

— Pour moi aussi. Après un an dans la forêt, c'est irréversible.

Il se frappe les mains contre les genoux.

— Bien au point, le système. Aucun trou...

Il souffle avec rage.

— Comme ça, ceux que les combats n'ont pas éliminé crèvent aussi. C'est parfait, hein ?

— Parfait, oui...

Rolf serre les poings.

— Les fumiers ! Les sacrés putains de fumiers !

Il a besoin de gueuler pour échapper à la rogne noire qui le gagne. Il ne faut pas faire n'importe quoi.

Surtout pour des types aussi doués que ceux de la Cité.

Faut leur préparer quelque chose de chouette... Qu'ils puissent vraiment apprécier. Les patrons de ce merdier, en particulier. Parce

que Rolf n'a pas l'intention de crever sans se rappeler à leur bon souvenir…

Bienvenue en enfer !

Et à votre santé !

CHAPITRE XVII

Pas content, Walter, mais pas content du tout. Une bonne semaine qu'il n'a plus aucune nouvelle de la forêt. Qu'est-ce que peut maquiller ce dingue de Rolf ?

Il est probable que Cathy et son groupe ont été découverts. En soi, ce n'est pas un drame. Il y a toujours des accidents de ce genre. Ce n'est ni la première ni la dernière fois.

Seulement, ça arrive au plus mauvais moment. Il reste persuadé que le chef de bande est un danger réel, quelqu'un à surveiller d'aussi près que possible. Il a fait un rapport dans ce sens au Sénateur. Le rapport lui est revenu sans commentaires. Retour à l'envoyeur et allez donc ! Comme si le Sénateur faisait fi de ses avertissements.

Il sent le coup foireux, l'engrenage qui va le

broyer. C'est son instinct qui le lui dit. L'ennui, c'est qu'il ne voit pas comment ça va tomber.

Il se secoue pour chasser les idées importunes. Après tout, il est couvert. Le responsable, c'est le Sénateur, pas lui. Lui, il n'est et ne reste qu'un exécutant, rien de plus...

On sonne à la porte de son appartement. Il va ouvrir.

— Je viens de la part du Sénateur.

C'est un jeune type souriant.

— Entrez, fait Walter.

— J'ai un message pour vous.

Il lui tend une enveloppe.

— Merci, fait Walter en la dépliant.

C'est une lettre du Sénateur. De sa propre main ! Il faut qu'il juge le sujet particulièrement important...

— Fichtre..., laisse-t-il tomber.

L'autre reste devant lui, toujours souriant.

— Je n'ai plus besoin de vous, dit Walter.

Il ne bouge pas.

— Vous attendez quoi, mon vieux ? Les résultats de votre examen mental ? L'arrivée de la dernière course ? La fin du monde ?

— Que vous ayez terminé votre lecture.

— C'est gentil à vous. Mais je n'en vois pas l'utilité.

— Le Sénateur en voit une...

Walter commence à s'énerver.

— Faites vite, ça m'évitera de vous vider physiquement.

— Il faut que je m'assure que la lettre soit brûlée après que vous en ayez pris connaissance.

— Tiens..., murmure Walter.

Ça devient de plus en plus intéressant. Pas question d'obéir au Sénateur.

— Servez-vous à boire pendant que je lis.

Le type hoche la tête.

— Merci de votre hospitalité.

Walter le laisse se diriger vers le bar et prendre une bouteille de pseudo-whisky. Il s'en sert une large rasade.

— Pendant que vous y êtes, préparez-m'en un aussi.

— D'accord.

Walter profite d'un moment d'inattention pour troquer la lettre contre un papier banal de même apparence qu'il fait semblant de lire. Puis il s'approche du bar à son tour.

— A vous, fait-il en tendant le papier.

C'est un coup à tenter, au culot. Le jeune type sort un briquet de sa poche, allume sans hésitation.

— Tenez, dit Walter, en lui présentant un cendrier.

— Merci, répond le jeune type ; j'allais me brûler les doigts.

Il écrase les dernières cendres du papier consumé.

— A la vôtre !

Ils choquent leurs verres.

— Fameux, apprécie le gars.

— Un cadeau du Sénateur. Vous connaissez son bon goût...

L'autre repose son verre maintenant.

— Il me reste à vous dire au revoir.

— C'est ça, fait Walter en le reconduisant à la porte.

— A la prochaine...

Walter fait un dernier sourire.

— Salut.

Il referme en soupirant. L'autre n'a rien vu. A force de prendre des précautions, il finit par faire des fautes, ce brave Sénateur. Pourquoi brûler une simple lettre ?

Curieux, non ?

Walter la sort et la parcourt rapidement.

C'est un ordre en bonne et due forme de retourner dans la forêt et d'y passer quelque temps à renouer les fils d'un nouveau réseau, celui de Cathy Sniff paraissant détruit par Rolf. D'y rester même un peu plus longtemps, histoire de ne pas faire de vagues, de se faire momenta-

nément oublier. Parce que les dernières livraisons à Rolf commencent à faire un peu trop de bruit…

Ce que la lettre ne précise pas, c'est la responsabilité du Sénateur dans cette affaire.

Walter s'en fout. Le petit mot qu'il tient maintenant en sa possession est suffisamment clair pour le couvrir dans le cas improbable où le Sénateur voudrait lui faire porter le chapeau. Reste qu'avant de partir, il va aller lui dire un petit au revoir…

***

Le petit secrétaire a sa gueule des mauvais jours. Celle qu'il réserve à ceux qui ont commencé à déplaire.

— Je vous dis que le Sénateur n'est pas là.

Walter se marre un bon coup.

— Je viens de le voir arriver…

— De toute manière, il ne veut pas vous recevoir.

— Vous êtes sûr ?

Mais il n'attend pas la réponse. Il sait bien que la frêle pédale qui sert de secrétaire le jour et d'oreiller la nuit ne se permettrait pas d'aller contre les ordres du Sénateur.

— Maintenant, allez-vous-en. Le Sénateur

attend des gens importants. Il faut que vous soyez parti.

Walter rigole ouvertement :

— C'est vous qui allez me virer ?

L'autre pique un fard. Il est très en colère, le mignon de Son Excellence. Une vraie terreur...

— Je vais faire appel à la Garde.

Le Sénateur entretient quelques gorilles pour veiller sur sa petite santé.

— Ça va pas être très beau, soupire Walter. Surtout que je suis armé et que j'ai de mauvais penchants...

Le secrétaire a un haut-le-corps.

— Bon, vous l'aurez voulu.

Il appuie sur un bouton d'interphone.

— Monsieur le Sénateur.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

La voix grésille dans l'appareil.

— Walter refuse de s'en aller.

— Et alors ?

— Il menace de faire du scandale.

Il y a un instant de silence.

— Ça va, faites-le monter.

Walter chatouille le menton du secrétaire d'un doigt désinvolte.

— Tu vois, mon bichon, qu'il est là, le Sénateur.

Puis il s'engouffre dans l'ascenseur intérieur. Le gros tas l'attend sur le palier.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— Je voulais vous voir, monsieur le Sénateur.

— Vous n'avez pas reçu ma lettre ?

— Je l'ai lue avec passion...

— Alors qu'est-ce qui ne va pas ?

Tout en parlant, le Sénateur a regagné son fauteuil habituel.

— Pourquoi me faire partir comme ça ?

— Je vous l'ai dit, il me semble...

Walter s'assied à son tour.

— Il y a des choses qui me gênent.

— Quoi par exemple ?

Walter se tait. C'est trop flou..., juste une impression qu'il a voulu préciser en rencontrant le Sénateur.

— La forêt, c'est dangereux.

— Naturellement.

— Ça ne me dit rien de partir comme ça...

Le Sénateur se frotte les mains avec application.

— En somme, vous êtes en train de me faire une crise de confiance ? Je me trompe ?

Walter fait une légère grimace.

— Il y a de ça, reconnaît-il.

Il y a une vague lueur d'amusement dans l'œil du vieux.

— C'est difficile à soigner...

Il s'amuse de plus en plus.

— Reprenons, voulez-vous ? Qu'est-ce qui vous gêne ?

— Ce départ précipité...

— Vous avez peur que je vous fasse porter le chapeau ?

Walter réfléchit. Il s'agit d'être prudent.

— Je ne sais pas.

— Que je cherche à me débarrasser de vous ?

Walter se tait.

— Comprenez, si je vous fais partir, c'est justement pour éviter que vous soyez mêlé de près ou de loin aux remous que commence à soulever cette affaire.

— Pourquoi cette sollicitude ?

— Je ne tiens pas à vous perdre. D'autant que j'ai des projets importants pour lesquels vous me serez précieux.

Walter hésite. Est-ce qu'il n'a pas fait fausse route ?

— En quoi consistent ces projets ?

Le Sénateur lève la main.

— Ecoutez, c'est vraiment trop tôt pour en parler. Vous connaissez mon souci de la discrétion.

Walter attendait cette réaction. Si le Sénateur

est sincère, il ne peut lui confier quoi que ce soit. Le contraire aurait été inquiétant.

— Est-ce seulement la perspective de rester quelque temps en forêt qui vous trouble ?

Walter hoche la tête.

— Mettez-vous à ma place. Je peux me faire descendre facilement. J'ai beau savoir me battre, je vais me retrouver solitaire. Vous savez bien ce que cela veut dire...

— Je vais vous donner un contact.

— Un contact ?

Walter est abasourdi.

— Naturellement. Vous n'imaginez pas que nous ne disposions que du seul réseau de Cathy Sniff ?

Evidemment...

— N'oubliez pas non plus de passer au magasin d'équipement. Ne lésinez pas, je tiens à ce que vous ayez tout ce qu'il vous faut.

— Sur votre compte ?

— Bien entendu.

Walter soupire.

— Comme ça, ça va...

— Rassuré ?

Il acquiesce de la tête.

— Rassuré.

Le Sénateur sort de son fauteuil avec peine.

— Maintenant, soyez gentil, partez vite. J'at-

tends des visiteurs importants, justement pour ces projets dont je vous parlais.

— Bien, fait Walter.

— Passez donc par le service, je ne tiens pas à ce qu'ils vous rencontrent chez moi.

Walter tique.

— Pourquoi ?

Le Sénateur a un geste impatienté de la main.

— Ecoutez, vous n'allez pas recommencer. Vous ne croyez pas que vous en avez assez fait pour aujourd'hui ?

— Eh bien...

— En plus, vous avez dû probablement traumatiser mon pauvre secrétaire...

Walter ne peut s'empêcher de rigoler à l'évocation.

— Allez, maintenant partez et que je ne vous revoie plus avant un bon moment.

Walter s'en va.

***

Le Sénateur soupire. Le travail pour arriver à convaincre ! Enfin, c'est fait...

Il appuie sur le bouton de l'interphone.

— Oui, monsieur le Sénateur ?

C'est la voix de son secrétaire.

— Prévenez les Défenses Extérieures, je

veux que l'on retire son Habilitation à Walter à dater de demain.

— Mais, fait le secrétaire, il va se faire tuer la prochaine fois qu'il va rentrer…

— Ne vous occupez pas de cela.

— Bien, monsieur le Sénateur…

CHAPITRE XVIII

Rolf attend. Cela fait presque deux semaines qu'il attend. Un jour ou l'autre, le fournisseur sera bien obligé de remettre le nez dans la forêt, histoire de vérifier ce que devient Cathy Sniff et son équipe.

Ce jour-là…

Faudra quand même pas que ça traîne trop. Les quintes sont devenues beaucoup plus fréquentes et beaucoup plus violentes. Rolf les calme en prenant de la poudre.

Ça n'évite rien, mais ça permet d'avoir moins mal.

Domi aussi a commencé à tousser.

Combien de temps leur reste-t-il ? Combien de temps exploitable ? Combien de jours à rester encore combatif ?

Suffisamment en tout cas pour réussir leur sortie, à leur manière…

De laisser leur bon souvenir aux fumiers de la Cité.

Est-ce qu'il regrette quelque chose ? Au fond, il n'en sait rien. Qu'est-ce que la vie ? Que pouvait-il attendre de la sienne ? Vivre dans une des Cités, un sourire éternellement accroché au visage... Une suite de jours ternes et sans saveur, ayant tous la même couleur. Le même ennui profond...

Souriez ! Soyez heureux ! Vous êtes beaux ! Vous êtes jeunes !

Toute cette ritournelle écœurante pour des moutons protégés au prix de quelle hypocrisie...

La bonne vieille pourriture derrière le masque aimable et compréhensif du Pouvoir Démocratique à Visage Humain.

Rolf n'a plus d'illusion, ni sur lui ni sur les autres. Il sait qu'au fond, il n'est qu'un assassin et un sadique. C'est ainsi. Il n'y peut rien. Ça ne le dérange pas au demeurant.

Au moins prend-il ses risques. Et sa peau au bout du fusil, c'est quand même plus digne. Du moins, il le croit.

Le fait de risquer sa vie continuellement est une chose. D'autant qu'on se croit toujours le plus fort, le plus astucieux, le plus tordu. Le plus apte à survivre en somme...

Mais savoir que l'on va mourir, c'est autre

chose. Evidemment, c'est le lot commun, celui de la forêt comme celui de la Cité. Mais porter la mort en soi, dans ses tripes, dans ses poumons... La sentir qui vous guette à chaque respiration, la voir dans les yeux de votre compagne...

Une drôle d'expérience.

Est-ce que la vie a un sens ? Est-ce que sa vie a un sens ?

Peut-être, après tout... Il ne sait pas. Il s'en fout. C'est tellement dérisoire maintenant...

Reste encore quelques semaines. Il entend bien les remplir. Un feu d'artifice, une explosion finale qui les engloutira ensemble, Domi et lui...

Il se secoue pour chasser les pensées importunes. Il ne faut pas trop réfléchir. Ça ne sert à rien, qu'à le miner un peu plus... L'action dure et brutale, voilà le remède.

— On vient de le repérer.

C'est un des hommes de sa Garde qui vient de le prévenir.

— Très bien.

Il se lève d'un bond, le sourire de nouveau sur les lèvres. Donc le fournisseur est revenu. On va tout faire pour bien le recevoir. Il va pas être déçu du voyage, le camarade... Il passe prendre Domi.

— On y va.

Il n'a pas besoin d'en dire plus. Elle a compris.

— T'avais raison. Il suffisait d'attendre.

Ils se mettent en marche avec juste une poignée d'hommes. Ce sera très largement suffisant. Et puis les petites bandes ont complètement disparu, les solitaires aussi. Tous liquidés ou engagés dans ses troupes. La région en est devenue presque calme. Sûre en tout cas. Personne n'aurait le culot de défier Rolf dans son fief.

— C'est loin ? demande Domi.

Rolf se retourne vers l'homme qui est venu le prévenir.

— T'as entendu ?

Il acquiesce de la tête.

— Non, deux heures de marche, maximum.

— Quelle direction il a prise ?

— On dirait qu'il se dirige vers le camp.

Rolf est surpris.

— Tu es sûr ?

— C'est ce qu'on m'a dit. C'est pas moi qui l'ai vu, je suis juste un relais.

Domi hoche la tête.

— Ce serait quand même étonnant…

— Oui, fait Rolf. Surtout avec les précautions qu'il prend habituellement…

La marche se continue dans le silence. Au

bout d'un certain temps, un autre garde vient à leur rencontre.

— Il est à cinq minutes derrière.

— Il n'y a qu'à l'attendre, fait Rolf en s'asseyant.

Il commence à fatiguer, même sur un aussi bref parcours. Heureusement que ses hommes ne s'aperçoivent de rien...

Enfin le fournisseur débouche sur le petit sentier. Il se dirige droit vers le groupe, tranquillement.

— Salut...

— Salut, fait Rolf.

— Gentil de venir m'accueillir, mais ce n'était pas la peine.

— Pourquoi ?

— Je venais vous voir...

*
* *

Donc le fournisseur vient le voir. Amusant.

— Je m'appelle Walter, fait-il encore.

— Et alors ?

— J'ai à vous parler.

Rolf hausse les épaules.

— J'ai plus grand-chose à apprendre.

— Je m'en doute, dit Walter. Depuis que

vous avez suivi une de mes patrouilles et surtout depuis que je n'ai plus de nouvelles de Cathy...

Rolf ricane.

— Tu vois bien.

Walter s'assied à ses côtés.

— C'est pas de ça que je voudrais parler.

Rolf l'observe un moment, hésite un peu. Se décide à écouter l'autre. Qu'a-t-il à perdre ? quelques minutes ?

— Laissez-nous, ordonne-t-il à sa Garde.

Les types s'en vont hors de portée des voix. Domi reste naturellement.

— Alors, demande Rolf ?

— D'abord que sais-tu exactement ?

Le tutoiement est venu tout seul.

— Tout, laisse tomber simplement Rolf.

— Mais encore ?

— Tout, je te dis. Le boulot de Cathy Sniff, les raisons des livraisons d'armes, la pollution de l'atmosphère...

— Pas mal, apprécie Walter. J'ai toujours pensé que tu étais nettement moins contrôlable que les autres.

Rolf sourit.

— L'ennui pour toi, fait-il enfin, c'est que je n'apprécie pas ton rôle à sa juste valeur.

Walter hoche la tête.

— Ça, fait-il, je m'en doute.

— Faudra pas t'étonner si on te fait la peau.

— Normal, reconnaît-il.

Là, Rolf ne comprend plus.

— Alors pourquoi venir me voir ?

Walter soupire.

— J'ai pas le choix.

— Explique...

— C'est simple. Mon patron a fait une connerie. Il a été trop loin avec toi.

— L'artillerie légère ? coupe Rolf.

— Exactement. Ça fait du remous dans la Cité.

— Et après ?

Walter se lève, fait quelques pas avant de poursuivre :

— Après, c'est encore plus simple. Il m'envoie me planquer en forêt parce que je suis le seul à savoir qui est le vrai responsable de cette livraison.

— En somme, tu n'es qu'un exécutant ? s'informe Rolf.

— Tout à fait. Mais un exécutant au courant de pas mal de choses. Donc dangereux.

Il tend la lettre du Sénateur.

— Lis ça.

Rolf parcourt rapidement le message.

— Ça ne m'explique toujours pas pourquoi tu

viens me voir. Il te suffisait de rester bien planqué...

— J'ai cru ça aussi .

Il donne un coup de pied dans un petit caillou qui va se perdre dans le sous-bois.

— Comme j'avais pas trop confiance, j'ai été voir le Sénateur. Cette vieille charogne m'a rassuré et m'a filé un contact en forêt, de façon à ce que je sois bien protégé...

Il marque un temps.

— Protection mon cul ! Oui... Les types auxquels le Sénateur m'envoyait étaient en fait chargés de me flinguer. Histoire de ne laisser aucune trace des conneries du Sénateur.

Rolf se lève à son tour.

— C'est bien joli, ton histoire. Mais les sacs de nœuds que vous vous faites entre vous, ça ne me concerne pas. Je trouverais même que c'est plutôt amusant.

— C'est vrai, ajoute Domi. Vos tours de con, on en a rien à foutre. C'est pour ça que t'es venu ?

— Non. J'ai eu la chance de m'en sortir jusqu'à présent. Mais je sais bien que ça ne peut durer qu'un temps. Alors je suis venu te proposer un marché.

Rolf hausse les épaules.

— Pour ça, il faudrait que tu sois en position

de force. Quel que soit le marché, ta peau ne vaut plus un clou.

Walter soupire.

— Je sais ça aussi.

— Alors, c'est quoi, ton truc ?

— La peau du Sénateur.

Rolf siffle avec intérêt.

— Comment ?

— Je peux vous faire rentrer dans la Cité.

— Et les Défenses Extérieures ?

— J'ai une Habilitation.

— Ça veut dire quoi ?

— Qu'il me suffit de me présenter devant une Porte pour qu'elle s'ouvre. Pour moi et ceux qui m'accompagnent. Bien sûr, c'est limité à une dizaine. Mais ça devrait être suffisant, non ?

Rolf réfléchit un long moment. C'est vrai que le passage des Défenses Extérieures est un gros problème. Pas insoluble, mais bien embêtant cependant.

— Qu'est-ce que tu veux en échange ?

Walter sourit tristement.

— Je te vois mal me laisser la vie...

— Non, confirme Rolf brutalement.

— Disons que je serais heureux de voir crever le Sénateur.

— D'accord.

— Et de mourir rapidement.

Rolf sourit à son tour.

— Accordé...

*
* *

— C'est là, fait Walter.

Ils sont à proximité du mur de plastique. Walter, Rolf, une dizaine de types de sa Garde. Et puis Domi, bien sûr.

— Vas-y le premier, ordonne Rolf.

— Pas confiance ?

Rolf hausse les épaules.

— C'est pas ça.

Quelque chose le gêne dans cette histoire. C'est facile, un peu trop...

— Comme tu voudras...

Walter s'avance vers le mur. S'arrête à une centaine de mètres, glisse sa plaque d'Habilitation dans une fente métallique d'un faux arbre, et attend.

Soudain, c'est l'explosion. Les Défenses Extérieures se sont mises en marche. Il ne reste rien de Walter.

A peine un petit tas de cendres...

Rolf se retourne vers Domi.

— Vraiment très doué, le Sénateur.

— Ouais, fait-elle. Avec un peu de chance, on y passait tous.

— Tu sais quoi ? Quand on est pas doué pour les finesses, on passe en force…

Il marque un temps :

— Faut pas le décevoir, ce brave Sénateur…

CHAPITRE XIX

Ils sont tous là, bien en rangs par carrés de vingt avec leur chef à un pas devant. Toute la petite armée. Chaque homme a un sac à dos pour porter ses munitions. Cette fois-ci, on n'emporte pas de vivres. Ce n'est pas une expédition ordinaire...

Rolf est là avec Domi, bien entouré par sa Garde personnelle dans leurs uniformes rutilants. Ils sont à proximité de la Cité. Une heure de marche au maximum.

Ils ne le savent pas encore. Sauf peut-être quelques-uns qui ont reconnu le coin. Une clairière de taille moyenne, à peine suffisante pour contenir toute la troupe.

Rolf monte sur un tronc d'arbre afin que tous le voient. C'est maintenant qu'il va leur parler. Il n'a rien préparé. Ce n'est pas difficile de dire les choses quand elles viennent d'elles-mêmes...

Il lève la main pour réclamer le silence. Les conversations s'arrêtent. Rolf prend une longue inspiration.

— Je suis votre chef, commence-t-il. Chacun d'entre vous me connaît et je connais chacun d'entre vous.

Il s'arrête un bref instant.

— Nous avons fait de nombreuses expéditions ensemble et chaque fois nous sommes revenus vainqueurs. Le butin a toujours été important. Est-ce qu'un seul d'entre vous a manqué de femmes, de vivres, de munitions ?

Une longue ovation lui répond. Rolf attend patiemment qu'elle se calme avant de reprendre :

— Lorsque je suis arrivé, vous n'étiez que des grains de sable que le moindre souffle de vent dispersait... Mais j'ai serré si fort ma main sur vous que le sable est devenu ciment. Est-ce qu'il y a une seule région où l'on ne parle pas de vous avec respect et crainte ? Est-ce que vous n'êtes pas la meilleure troupe qu'il n'y ait jamais eu et qu'il n'y aura jamais dans la forêt ?

Une nouvelle ovation couvre ses paroles. Il lève la main et le silence revient. Ça va, il les a bien en main.

— Et cependant, regardez-vous... Regardez-moi... Que sommes-nous ?

Les hommes l'observent, vaguement interdits.

— Rien, martèle-t-il. Nous ne sommes rien. Une bande de tarés, de fous, de maniaques, d'assassins. Moi comme vous !

Il laisse passer un bref silence.

— Nous sommes laids, tordus, camés. Regardez vos yeux de dingues, vos gueules de tueurs. Qui voudrait de vous ? Qui voudrait de moi ?

Sa voix se déchire.

— Est-ce que nous ne sommes pas des rebuts, des déchets ?

Un long murmure secoue la troupe.

— Les gens de la Cité ont voulu cela ! gueule-t-il. Ils nous poussent dans la forêt, nous fournissent des armes pour que nous puissions nous éliminer les uns les autres.

Le murmure s'arrête. Les hommes sont de nouveau attentifs.

— Oui, tous, drogués, assassins, dingues, homosexuels... Nous sommes tous là pour nous égorger mutuellement pour éviter à la Cité de se salir les mains.

De nouveau il marque un temps.

— Les gens de la Cité font cela parce qu'ils ne peuvent pas supporter nos gueules ravagées. Nous ne sommes pas beaux ! Nous ne sommes pas jeunes ! Nous ne sommes pas souriants !

Nous ne sommes pas consommables ! Nous portons les stigmates de nos déviances...

Il reprend sa respiration.

— Et si cela n'était pas suffisant, l'air de la forêt est tellement pollué qu'on ne peut y survivre plus de deux ou trois ans. Combien d'entre vous portent déjà leur mort dans leurs poumons ?

Un sourd grondement monte de la troupe.

— Alors, je vous demande : voulez-vous continuer à vous battre contre d'autres bandes de la forêt ? Voulez-vous continuer à n'être que des pantins qu'on casse à volonté ?

Le grondement monte d'un cran.

— Ou bien voulez-vous me suivre ? Voulez-vous effacer le sourire de leurs belles gueules ? Voulez-vous déchirer leurs affiches ? Voulez-vous m'aider à foutre en l'air leur putain de Cité ?

Une explosion de hurlements lui répond.

— Nous ne craignons pas la mort, même si beaucoup d'entre nous vont y laisser la peau. Parce que nous la portons déjà tous en nous. Et les Défenses Extérieures n'y pourront rien : qui peut arrêter des cadavres qui marchent ? Une armée de cadavres...

Est-ce qu'il croit à ce qu'il dit ? Peut-être, après tout...

***

Rolf a fait rassembler tous les mortiers et tous les bazookas. Le tir est concentré sur une petite fraction du mur. Ça cogne vilain depuis déjà pas mal de temps. La forêt proche a été complètement balayée par les Défenses Extérieures.

Ça va faire une large bande qu'il faudra parcourir à découvert. De toute manière, il n'y a plus le choix.

— On y va ! lance Rolf.

Le mot passe de groupe en groupe. Rolf lève la main.

C'est l'assaut.

Les hommes s'avancent sur un front relativement étroit. Bien entendu, ça fait du dégât. Mais à chaque vague, il y a au moins quelques hommes qui arrivent à passer et qui se hâtent pour foutre en l'air les Défenses de l'intérieur.

Rolf s'en va à son tour, entouré de sa Garde. Domi marche à côté de lui, du même pas. Elle chantonne tandis que les balles et les obus passent à les frôler. Les hommes se baissent pour offrir la plus petite cible possible.

Rolf et Domi restent droits. Ils accélèrent juste la cadence. La route est jonchée de corps déchiquetés. Certains dans des positions étranges ou comiques. Grotesques dans tous les cas...

Combien de types ont laissé leur peau avant d'arriver au mur ? Quatre, cinq cents peut-être...

Ça n'a pas d'importance. Il faut passer, c'est tout.

Derrière le trou qu'ils ont creusé dans le mur, les survivants entourent Rolf. Ils sont toujours habités par la colère. La haine aussi. C'est bien.

Il donne ses ordres rapidement.

— Piquez le maximum de voitures.

Il est obéi. C'est une chasse sans cadeau pour les conducteurs. On les éjecte et on les massacre, les beaux jeunes gens ! On ne perd même pas de temps à violer les femmes...

On casse.

On démolit.

On tue.

Pas un geste inutile. Pas de pillage. Juste foutre en l'air tout ce qu'on peut dans le minimum de temps...

— On embarque.

Il y a maintenant assez de voitures pour emmener le maximum de types. Les autres se débrouilleront... Mais même à pied, avec un bon paquet de munitions, on peut faire pas mal de dégâts...

Rolf monte dans une Rolls avec Domi et quelques-uns de ses Gardes. Les autres sont

dans la Mercedes qui les précède. Du quartier qu'ils quittent s'élèvent déjà des flammes et de la fumée.

Par les portières, les mitraillettes crachent sur tout ce qui bouge. Et quand ça ne suffit pas, Domi balance une de ses grenades. Elle en a tout un chapelet autour de sa taille.

— Pas déçue ? s'inquiète-t-il.

— Faudrait être difficile.

Plus ils s'avancent dans la Cité, plus ça devient difficile. L'alarme a été donnée depuis déjà pas mal de temps et ils se heurtent à des forces de plus en plus organisées. Des barrages successifs qu'ils franchissent. Mais à chaque fois, il y a un peu moins de voitures, un peu moins de troupe.

Derrière eux, ils laissent un long sillage de meurtres et d'incendies. La trace des dingues...

A un moment, Rolf fait arrêter la voiture, consulte le plan de la Cité. Les autres passent devant lui en le saluant. Rolf les regarde en souriant. Les loups sont dans la ville...

Bientôt Rolf et son petit groupe sont complètement isolés. La dernière voiture est passée. On ne la voit même plus...

— Qu'est-ce que je fais ? demande le chauffeur.

Et comme Rolf se tait :

— On va se faire tirer comme des lapins...

— T'inquiète pas.

Il remonte dans la Rolls.

— Prends à gauche.

— Mais je pourrai jamais rattraper les autres...

— Fonce, je te dis !

Domi sourit. Elle a compris, elle.

— Tu veux rendre une petite visite ?

Rolf se marre.

— Exactement !

Le sourire de Domi s'élargit.

— Il va être content de nous voir...

— Qui ça ? demande un des Gardes.

— Le Sénateur...

CHAPITRE XX

L'immeuble fait partie d'un ensemble résidentiel. Quelques policiers à l'entrée, rien de très important. Pas très prudent, le Sénateur...

Rolf laisse ses hommes dans l'entrée et monte avec Domi. Il tient beaucoup à un face à face...

C'est la petite pédale secrétaire qui en fait une tête en les voyant débarquer !

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Domi lui colle une claque à toute volée.

— Ta gueule !

— Vous êtes fous !

La voix est aiguë, insupportable dans son cri.

— Finis-le au couteau, demande Rolf.

— T'as raison, il vaut pas une cartouche.

Ça lui fait un large sourire, au secrétaire... Ça tache bien sa jolie combinaison, mais c'est pas très grave. Il n'en aura plus besoin. Jamais.

— Bon, fait Rolf, tu me gardes l'entrée. Je vais chercher le Sénateur.

— Et après ?

— Après, on va tâcher de le ramener en forêt, histoire de prendre notre temps pour bien le finir.

— Et si on arrive pas à rentrer ?

Rolf hausse les épaules.

— Je te fais confiance. Tu trouveras bien le temps de le faire jouir comme il faut.

Elle lui fait un clin d'œil canaille.

— Compte sur moi !

Rolf défonce la porte, passe par un long couloir, débouche dans une vaste pièce. Il y a un gros type assis dans un fauteuil de cuir. Pas un pouce de graisse n'a tressailli en voyant Rolf. Il a les nerfs solides, le Sénateur...

Il va en avoir besoin...

Rolf l'observe un long moment.

— Vous êtes vraiment dégueulasse, laisse-t-il tomber. Un gros tas de boue répugnant...

Il se passe une chose curieuse : le Sénateur se marre.

— Vous n'avez pas peur ?

— Pourquoi ?

— Vous savez qui je suis ?

Le Sénateur n'a même pas l'ombre d'une hésitation.

— Bien sûr.

Rolf claque la langue contre son palais. Il est vaguement déçu. Il ne s'attendait certainement pas à ce genre de réaction...

— Je vais vous emmener en forêt.

— Si vous y tenez...

Rolf est de plus en plus mal à l'aise.

— Vous prendrez bien un verre avec moi, avant de partir ?

Rolf hésite. Mais que peut ce vieillard lamentable contre un combattant comme lui ?

— D'accord.

— Vous nous servez ou vous préférez que je le fasse moi-même ?

Rolf se lève.

— C'est là, lui indique le Sénateur.

Rolf prend deux verres, les remplit rapidement et revient vers le vieux.

— A votre santé !

— Quelle santé ? ricane Rolf.

Le Sénateur a un petit sourire.

— Alors, disons à notre bonne mort à tous les deux...

— C'est ça, fait Rolf. A notre bonne mort.

Il s'arrête un instant :

— Je vous promets que la vôtre ne sera pas triste.

Le vieil immonde se frotte les mains.

— J'étais sûr de pouvoir compter sur vous !

Rolf réfléchit. Il est de plus en plus troublé. Et tout d'un coup, une question lui monte aux lèvres. Une question qu'il aurait dû se poser beaucoup plus tôt...

— Pourquoi m'avoir fait donner de l'artillerie ?

Le Sénateur se tait.

— Walter prétendait que vous aviez fait une connerie, poursuit Rolf presque pour lui-même.

— Et vous l'avez cru ?

— Non.

— Quelle explication à votre avis ?

Rolf se creuse la tête. Quel intérêt le Sénateur avait-il de lui fourguer de la camelote dangereuse pour la Cité ? Surtout qu'il devait être averti de bien des choses sur son compte...

Décidément, il ne trouve pas.

Ou alors, il faudrait que l'autre ait eu un quelconque intérêt à ce que Rolf attaque la Cité.

Il s'arrête, c'est trop gros, trop absurde.

Un bruit bizarre le fait revenir à la réalité. Trop tard. Il est pris dans une espèce de cube de verre.

— Merci de vous être livré à domicile, fait le Sénateur en rigolant. Je vous avertis que le verre est à l'épreuve des balles. Vous m'entendez grâce à un interphone.

De nouveau, il se plie en deux, secoué par une crise de rire.

— Nous ne pouvons plus échanger que des paroles...

— Fumier ! gronde Rolf.

— Reprenons, voulez-vous ? Donc vous vouliez savoir pourquoi vous avez pu monter tranquillement votre petite armée sans que nous intervenions, et pourquoi je vous ai même fait parvenir de l'artillerie légère ? C'est simple, vous savez...

— Crève ! grogne Rolf.

Le Sénateur glousse.

— Poursuivons.

Il a l'air ravi de raconter sa petite histoire.

— J'appartiens au Gouvernement, certes. Mais voyez-vous, j'y suis minoritaire, ce qui est bien embêtant.

— Que voulez-vous que ça me foute ?

— Attendez, vous allez voir que cela vous concerne...

Rolf hausse les épaules. Que peut-il faire d'autre ?

— Mes amis et moi-même représentons ce que l'on pourrait appeler la tendance dure. Je suis un partisan d'un ordre ferme et vigoureux, s'appuyant sur la police et les Psychos.

— Une vieille rengaine...

— C'est exact, je le reconnais bien volontiers. Mais ça marche bien. Enfin dans la mesure où les gens ont peur...

Rolf soupire.

— Ça va, j'ai pigé.

— Vous savez que vous me plaisez...

— Ben voyons ! gueule Rolf. Après le service que je viens de vous rendre...

— Vous et ce bon Walter...

Et allez donc ! Il ne s'ennuie pas, le Sénateur... Il s'offre le luxe de créer de toutes pièces une gentille révolte. Juste de quoi paniquer la Cité, histoire de remettre sa tendance en selle, de se goinfrer de Pouvoir.

Evidemment, ça représente un joli paquet de cadavres. Ça ne doit pas tellement le troubler. On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, non ?

— C'est dommage, soupire le Sénateur.

— Ah ?

— Vraiment dommage que vous soyez aussi con...

Il appuie sur un autre bouton. Rolf s'effondre.

***

Lorsque Domi pénètre à son tour, il y a plein de monde dans l'appartement du Sénateur.

Il n'a pas perdu de temps, le vieux salaud. Les journaux ! La télé ! Les Psychos ! La police ! Et une conférence de presse...

Il pérore, le gros, satisfait de lui. Ça marche rudement bien, son truc. Surtout le cadavre de Rolf. Vachement vendeur ! Tout bien saignant ! Bien saisissant !

Domi s'avance sans problème. Mais qui remarque une jeune fille à peine formée ? Qui s'aperçoit qu'elle pleure...

Des larmes d'androgyne sur le corps d'un impuissant.

Requiem pour un con...

Elle porte la main à sa ceinture. Juste un petit geste pour un gros boum...

Elle s'approche de Rolf, le Sénateur est à côté, en bonne place. Encore un petit instant. Peut-être pour s'agenouiller..., pour embrasser les lèvres froides...

Qui le saura jamais ?

Ça explose brutalement, ravage tout l'appartement, tue tout le monde.

Un gros boum désespéré et dérisoire...

Parce qu'il y aura toujours des délinquants et des policiers.

Des déviants et des Psychos.

Des camés ! Des tordus ! Des androgynes ! Des impuissants ! Des sadiques !

Avec leurs pauvres gueules de dingues...

Des Sénateurs pour en profiter...

Et des glandus pour croire que ça peut changer un jour... ailleurs... quelque part... dans une autre vie...

DÉJA PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

885.	*Reviens, Quémalta*	Gabriel Jan
886.	*Là-bas*	Georges Murcie
887.	*Génération Alpha*	M.-A. Rayjean
888.	*Pouvoirs illimités*	K.-H. Scheer
889.	*L'épaisse fourrure des quadricornes*	J. et D. Le May
890.	*Les pléiades d'Artani*	P. Randa
891.	*Le soleil des Arians*	Dan Dastier
892.	*La cloche de brume*	M. Limat
893.	*Le piège de l'oubli*	J. de Fast
894.	*Les passagers du temps*	P. Legay
895.	*Hors Contrôle*	P.-J. Hérault
896.	*Les maîtres de la matière*	M.-A. Rayjean
897.	*Les roches aux cent visages*	Frank Dartal
898.	*N'approchez pas*	K.-H. Scheer
899.	*Le fils de l'étoile*	Jan de Fast
900.	*Ceux d'ailleurs*	Paul Béra
901.	*Aux confins de l'empire Védi*	Jan de Fast
902.	*Libérez l'homme !*	Jean Mazarin
903.	*Tout va très bien, Madame la Machine*	Richard-Bessière
904.	*Mission sur Mira*	J.-P. Garen
905.	*Facultés inconnues*	K.-H. Scheer
906.	*Impalpable Vénus*	Gabriel Jan
907.	*L'ordre établi*	Christopher Stork
908.	*Comme un orgue d'enfer...*	Robert Clauzel
909.	*Les Androïdes meurent aussi*	Dan Dastier
910.	*L'île brûlée*	Gilles Thomas
911.	*L'exilé de l'infini*	Piet Legay
912.	*Le désert des décharnés*	K.-H. Scheer et C. Darlton
913.	*Dô, cœur de soleil*	Maurice Limat
914.	*Palowstown*	J.-Ch. Bergman
915.	*L'ombre dans la vallée*	J.-L. Le May
916.	*La peste sauvage*	Peter Randa
917.	*Triplix*	Jacques Hoven
918.	*Le règne du serpent*	Frank Dartal

919.	*Le talef d'Alkoria*	Dan Dastier
920.	*L'homme alphoméga*	Gabriel Jan
921.	*Projet Phœnix*	Piet Legay
922.	*Plus belle sera l'aurore*	Jan de Fast
923.	*Les bagnards d'Alboral*	Peter Randa
924.	*Le virus mystérieux*	K.-H. Scheer
925.	*Les singes d'Ulgor*	M.-A. Rayjean
926.	*Enjeu : le Monde*	Christopher Stork
927.	*La cité où le soleil n'entrait jamais*	Jan de Fast
928.	*D'un lieu lointain nommé Soltrois*	Gilles Thomas
929.	*Marée noire sur Altéa*	Paul Béra
930.	*Les roues de feu*	K.-H. Scheer
931.	*Les Ilotes d'en bas*	Peter Randa
932.	*Trafic stellaire*	Pierre Barbet
933.	*37 minutes pour survivre*	P.-J. Hérault
934.	*Le viaduc perdu*	J.-L. Le May
935.	*Facteur vie*	G. Morris
936.	*Sous le signe de la Grande Ourse*	K.-H. Scheer
937.	*Branle-bas d'invasion*	Peter Randa
938.	*Dormir ? Rêver peut-être...*	Christopher Stork
939.	*Aux quatre vents de l'univers*	Frank Dartal
940.	*Les cités d'Apocalypse*	Jean Mazarin
941.	*Hiéroush, la planète promise*	Jimmy Guieu
942.	*Le mutant d'Hiroshima*	K.-H. Scheer
943.	*Naïa de Zomkaa*	Dan Dastier
944.	*Un passe-temps*	Kurt Steiner
945.	*Les îles de la lune*	Michel Jeury
946.	*La flamme des cités perdues*	Robert Clauzel
947.	*N'Ooma*	Daniel Piret
948.	*Offensive Minotaure*	K.-H. Scheer
949.	*La jungle de pierre*	Gilles Thomas
950.	*Les sphères attaquent*	André Caroff
951.	*Oasis de l'espace*	Pierre Barbet
952.	*Homme, sweet homme...*	J.-Ch. Bergman
953.	*Les lois de l'Orga*	Adam St Moore
954.	*Safari pour un virus*	J.-L. Le May
955.	*Et les hommes voulurent mourir*	Dan Dastier

956. *Bactéries 3000* André Caroff
957. *Venu de l'infini* Peter Randa
958. *Le verbe et la pensée* J.-L. Le May
959. *... Ou que la vie renaisse !* G. Morris
960. *Achetez Dieu !* Christopher Stork
961. *Le Maître des Cerveaux* Piet Legay
962. *Rod, combattant du futur* André Caroff
963. *Une autre éternité* Dan Dastier
964. *Les quatre vents de l'éternité* Richard-Bessière
965. *Les manipulateurs* Paul Béra
966. *Opération Okal* K.-H. Scheer et C. Darlton
967. *L'ultimatum des treize jours* Jan de Fast
968. *Robinson du Cosmos* Jacques Hoven
969. *Tétras* Georges Murcie
970. *Virgules téléguidées* Pierre Suragne
971. *Moi, le feu* Maurice Limat
972. *Planète des Anges* Gabriel Jan
973. *Escale à Hango* Peter Randa
974. *Rod, menace sur Oxima* André Caroff
975. *Transfert Psi !* Piet Legay
976. *L'Alizé pargélide* J.-L. Le May
977. *La terre est une légende* Frank Dartal
978. *Greffe-moi l'amour !* Jean Mazarin
979. *Techniques de survie* G. Morris
980. *Les jours de la montagne bleue* A. Saint-Moore
981. *La horde infâme* Paul Béra
982. *La clé du Mandala* Jimmy Guieu
983. *Strontium 90* Daniel Piret
984. *Dingue de planète* Gabriel Jan
985. *Les sphères de Penta* Dan Dastier
986. *Terra-Park* Christopher Stork
987. *3087* Adam Saint-Moore
988. *Untel, sa vie, son œuvre* G. Morris
989. *Heyoka Wakan* J.-L. Le May
990. *Demandez le programme* Yann Menez
991. *Horlemonde* Gilles Thomas
992. *Les écumeurs du silence* Michel Jeury

993. *Apocalypse snow* — J.-Ch. Bergman
994. *Périple galactique* — Pierre Barbet
995. *Contre-offensive Copernicus* — K.-H. Scheer
996. *Les intemporels* — Dan Dastier
997. *La compagnie des glaces* — G.-J. Arnaud
998. *Chez Temporel* — Louis Thirion
999. *Dérapages* — Pierre Suragne
1000. *Le zénith... et après ?* — Maurice Limat
1001. *L'usage de l'ascenseur est interdit aux enfants de moins de quatorze ans non accompagnés* — *Christopher Stork*
1002. *Les Malvivants* — G. Morris
1003. *Le sombre éclat* — Michel Jeury
1004. *Groupe « Géo »* — M.-A. Rayjean
1005. *Chak de Palar* — P.-J. Hérault
1006. *Civilisations galactiques « Providence »* — Frank Dartal
1007. *Vive les surhommes !* — Jean Mazarin
1008. *L'homme aux deux visages* — K.-H. Scheer et Clark Darlton
1009. *Nous irons à Kalponéa* — Paul Béra

VIENT DE PARAÎTRE :

Piet Legay — *Le défi génétique*

Achevé d'imprimer le 20 juin 1980
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'impression : 920. —
Dépôt légal : 3e trimestre 1980.
Imprimé en France

PUBLICATION MENSUELLE

ANTICIPATION

YANN MENEZ

BALLADE POUR UN GLANDU

Soyez heureux!

On veille sur vous, sur votre nourriture quotidienne, vos loisirs, votre sexualité, votre sommeil, vos états d'âme.

Souriez! Vous êtes beaux, jeunes, dynamiques. On a tout fait pour ça : ravalé votre pauvre gueule, affiné votre silhouette dégueulasse...

Souriez!

Souriez!

Souriez!

Et si vous n'aimez pas ça, vous avez toujours la possibilité de vous barrer en forêt. Une vie libre, pimentée, dangereuse...

Si vous y laissez la peau, c'est pas grave. Faut bien mourir de quelque chose, non?

Vous râlez, en plus?

Pauvre glandu...



Doc. VLOO-YOUNG ARTISTS

Imp. Royer, Paris